

# RICHARDET ET BRADAMANTE,

MÉLO-DRA ME

EN TROIS ACTES,

sujet tiré du poëme de l'Arioste, chant 25e.

PAR M. CAIGNIEZ.

*Représenté, pour la première fois, sur le théâtre  
de l'Ambigu-Comique, le 13 nivose an XIII.*

(3 janvier 1805.)

---

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, galerie derrière  
le théâtre Français, n°. 51.

AN XIII. (1805.)

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

RICHARDET, le plus jeune des fils d'Ay-  
mon.  
BRADAMANTE, femme guerrière, sœur  
de Richardet. } Mlle *Bourgeois*.

La même actrice joue ces deux rôles.

ROSALINDE, jeune princesse, nièce de  
Morganor. } Mlle *Percheron*.

MORGANOR, seigneur suzerain, oncle  
de Rosalinde. } M. *Joigny*.

Le Sénéchal CODARDO, ami de Morganor } M. *Melcour*.

RENAUD de Montauban, l'aîné des fils  
d'Aymon, frère de Richardet. } M. *Tautin*.

RICHARD, second fils d'Aymon, frère  
de Richardet. } M. *Stocley*.

Le Prince SIGISMOND, prétendu de  
Rosalinde. } M. *Vigneaux*.

LAURETTE, suivante de Rosalinde. } Mme *Laporte*.

BARIN, vieux écuyer de Bradamante. } M. *Dumont*.

UN PAYSAN chantant. } M. *Roffle*.

UN CHEF des gardes. } M. *Laporte*.

UN GARDE, parlant. } M. *Tiphaine*.

UN HÉRAULT d'armes.

*Personnages muets.*

Officiers de la suite de Morganor.

Autres Officiers dansans et combattans.

Dames de la suite de Rosalinde, dansantes.

Un Ecuyer de Renaud.

Chasseurs et Piqueurs.

jeunes filles chasseresses.

Juges du camp.

Gardes.

Peuple.

*La scène est dans les états de Morganor.*

---

# RICHARDET ET BRADAMANTE.

---

## ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente un bois, et dans le fond une montagne, sur le haut de laquelle, à droite, on voit une partie d'un château fort avec un pont-levis. Au milieu de la montagne est un rocher, couvert de buissons et assez élevé pour cacher quelque tems au spectateur ceux qui passent sur le chemin qui est derrière.*

---

## SCENE PREMIERE.

RICHARDET, seul, vêtu en chevalier, non armé.

(Au lever de la toile, on entend dans l'éloignement les sons des cors. Richardet paraît sur la montagne, écoutant et regardant à droite et à gauche. Il descend et s'avance sur la scène.)

Je ne me suis point trompé, le son du cor a retenti dans ces bois ; si ce pouvait être encore cette belle inconnue qui chassait l'autre jour ! de quel côté dirigerai-je mes pas ? — Je n'entends plus rien. Allons, je le vois, je ne serai pas plus heureux aujourd'hui qu'hier ! mais pourquoi chercher à revoir cet objet charmant ? quel espoir me retient en ces lieux, si loin de Montauban, où l'on est sans doute inquiet de mon absence ? (regardant vers la droite.) Voici deux chevaliers... Que vois-je ! l'un est mon frère Richard... Qui l'amène ici ? — L'autre... Eh mais, ne me trompé-je pas ? c'est mon frère Renaud ! lui que nous n'avions vu depuis si long-tems !

## S C È N E I I.

RICHARDET, RENAUD et RICHARD, *entrant par la droite, en se tenant embrassés.*

RICHARD, *à Renaud en entrant.*

Mon cher Renaud, quelle joie ton heureux retour va répandre à Montauban !

RENAUD, *voyant Richardet.*

Vois donc, Richard, n'est-ce point là...

RICHARD.

Eh ! voilà Richardet ! Je te trouve enfin !

RENAUD.

Richardet ? que je t'embrasse, mon frère.

RICHARDET, *l'embrassant vivement.*

Mon cher Renaud ! (*à Richard.*) Y a-t-il long-tems, Richard, que vous vous êtes rencontrés ?

RICHARD.

A l'instant même.

RENAUD, *à Richardet.*

Mais qu'ai-je appris, mon frère ? tu t'étais donc enfui de Montauban ?

RICHARD, *à Renaud.*

Voilà plusieurs jours qu'on le cherche en vain de tous côtés. (*à Richardet.*) Que d'inquiétudes tu nous a données !

RICHARDET.

Pourquoi, Richard, s'inquiéter ainsi de moi ? je ne suis plus un enfant.

RICHARD.

Non, sans doute ; mais tu es si jeune...

RICHARDET.

Renaud était plus jeune encore quand ses hauts faits d'armes le rendaient déjà l'honneur de la chevalerie ; ma sœur Bradamante elle-même, toujours à cheval, la cuirasse au dos, la lance à la main, court les bois et les plaines, ne respire que combats, défie les plus braves, et l'on trouvera mauvais que je veuille suivre leurs nobles traces ? songez donc que j'ai bientôt dix-huit ans.

RENAUD, *lui serrant la main.*

Bien, Richardet, je t'aime de cette fureur-là. (*à Richard.*) Je me reconnais à cet âge, mon frère.

RICHARD.

Tu te fâches mal-à-propos, Richardet ; c'est pour ta gloire que nous nous affligions de ton absence. Charlemagne rassemble une puissante armée pour combattre les Sarrasins. C'est là

que notre père Aymon veut l'envoyer : voilà pourquoi je te cherchais.

RICHARDET.

En ce cas, Richard, sois le bien venu. Quand part-on !

RICHARD.

Dès que Renaud, qui vient à Montauban, aura donné quelques jours à notre bon père Aymon, nous partirons avec lui.

RICHARDET.

Je suis bien content !

RENAUD.

Comme il est grandi ! sais-tu, Richard, que j'ai pris d'abord notre jeune frère pour ma sœur Bradamante, que j'ai rencontrée, il y a deux mois ?

RICHARD.

Vraiment, tu as raison, Renaud ; nous n'y faisons point attention quand Richardet n'était qu'un enfant et que ma sœur était déjà comme il est aujourd'hui ; d'ailleurs, il y a près de deux ans que nous n'avons vu Bradamante, et nous n'étions pas à portée de faire la même remarque que toi.

RICHARDET, à Renaud.

Tu as rencontré ma sœur, dis-tu ? que je voudrais bien la revoir aussi !

RENAUD.

Nous ne tarderons pas peut-être à nous voir en même lieu. Partout où la gloire offre des lauriers à cueillir, on peut s'attendre à trouver Bradamante.

RICHARD.

Dis-moi donc enfin, Richardet, pourquoi nous avoir ainsi quittés ? que fais-tu dans ce pays ?

RICHARDET.

J'y suis amoureux.

RICHARD.

De qui ?

RICHARDET.

Je n'en sais rien ; je n'ai fait encore qu'entrevoir celle qui est devenue la dame de mes pensées.

RENAUD, souriant.

C'est être prompt à s'enflammer.

RICHARDET.

J'en perds la tête. Ecoutez : je suis parti de Montauban pour chercher des aventures et essayer la force de mon bras. J'en ai trouvé quelques-unes dont Bradamante, ni mon frère Renaud lui-même ne se seraient pas mieux tirés ; entr'autres, non loin d'ici, j'ai renversé d'un coup de lance un insolent chevalier qui osa me disputer le passage d'un pont. Le vieux seigneur de Rochebrune, dont vous apercevez là haut le cha-

teau, avait vu de loin ce combat ; il vint aussitôt me féliciter de ma victoire, et me remercier pour sa part de l'avoir débarrassé d'un ennemi mortel ; par reconnaissance il m'offrit l'hospitalité, je l'acceptai. Je ne me proposais de passer chez lui qu'un jour ou deux ; mais le lendemain matin, comme je me promenais dans ce bois, j'aperçois de loin une chasse nombreuse : je m'approche, et je vois parmi les chasseurs, dirai-je une femme ! non, c'est un être céleste, enchanteur, un ange enfin ! mais la chasse s'éloigne et tout le monde avait disparu depuis long-tems, que j'étais encore là, immobile d'admiration et d'amour. C'est l'espoir de revoir une seconde fois cette belle qui me retient en ce pays ; tout-à-l'heure, le bruit éloigné du cor a frappé mon oreille ; il paraissait venir de ce côté ; j'accours, je n'entends plus rien, et je retournais tristement vers ce château quand vous êtes arrivés.

R E N A U D.

Et personne n'a pu te dire quelle est cette belle.

R I C H A R D E T.

J'en ai parlé au seigneur de Rochebrune ; mais ce chatelain qui ne sort presque jamais de son manoir et connaît très-peu son voisinage, n'a pu me dire autre chose, sinon que ce pourrait être quelque dame de la cour de Morganor, seigneur suzerain de cette contrée, qui chasse souvent dans ces bois.

R I C H A R D.

Allons, puisque tu n'es pas plus avancé dans tes amours, rien ne doit t'empêcher de revenir avec nous. Partons.

R I C H A R D E T.

Je ne vois pas qu'il soit nécessaire de nous mettre en route aujourd'hui. Je veux que vous vous reposiez un jour ou deux chez le seigneur de Rochebrune.

R E N A U D.

Pourquoi ce retard ? une amoureuse fantaisie doit-elle...

R I C H A R D E T.

J'ai entendu le bruit du cor, vous dis-je, il faut absolument que je revoie ma belle inconnue.

R I C H A R D.

Quand tu la reverrais, qu'y gagnerais-tu ?

R I C H A R D E T.

Ce que j'y gagnerais ? par bien, je la reverrais. Si tu étais amoureux, Richard, tu ne me serais pas cette sottise question.

R E N A U D, *souriant.*

Allons, mon cher Richardet, nous ne partirons que demain. Conduis-nous chez ton chatelain de Rochebrune.

R I C H A R D E T.

Il faut auparavant que j'aie le prévenir de votre arrivée. Ce vieux chatelain est ombrageux, et se méfie beaucoup des

étrangers; s'il voyait venir avec moi deux chevaliers inconnus, il prendrait l'allarme et nous ferait peut-être fermer les portes; dès que je lui aurai dit que vous êtes mes frères, je suis sûr qu'il vous recevra bien. Attendez-moi sous ces arbres; je cours et serai bientôt de retour.

(*Il va pour sortir par la droite au bas de la montagne.*)

R I C H A R D.

Quel chemin prends-tu donc ? il me semblait que c'était par là !

(*il montre la montagne.*)

R I C H A R D E T.

Oui; mais ce chemin-ci est plus court et conduit à un autre entrée du château. Au revoir.

R I C H A R D.

Allons, va promptement.

R I C H A R D E T, *s'arrêtant et revenant.*

Si vous entendez le cor, si vous apercevez la chasse, remarquez bien de quel côté elle peut être, et vous m'en rendrez compte.

R I C H A R D, *riant.*

Oui, oui, sois sans inquiétude.

R I C H A R D E T.

Tu ris, mon frère ? c'est que je ne badine pas du tout, moi; faites-y bien attention : je ne pars pas que je ne l'aie revue.

R E N A U D.

Eh ! va donc. (*Richardet sort par la droite.*)

### S C E N E I I I.

R E N A U D, R I C H A R D.

R I C H A R D.

Si Richardet revoit sa dame, et surtout s'il peut s'approcher d'elle et lui parler, nous aurons beaucoup de peine à l'arracher de ces lieux.

R E N A U D.

L'amour ne peut encore avoir fait assez de progrès dans son cœur, pour que la gloire ne puisse facilement l'en distraire. Nous lui parlerons tant des Sarrasins qu'il faut combattre, des lauriers réservés à la valeurguerrière, et de l'éclat dont il peut briller un jour à la cour de Charlemagne, que nous le ferons rougir de préférer d'amoureuses chimères à l'illustration de la maison de Montauban. (*on entend le bruit du cor.*)

RICHARD.

Entendez-vous ? voici le bruit qui plaît tant à l'oreille de notre jeune frère.

RENAUD, *regardant vers la gauche.*

J'aperçois une dame qui est sans doute de la chasse ; je ne vois qu'un écuyer avec elle. — Les voilà qui mettent pied à terre et attachent leurs chevaux à un arbre.

RICHARD.

La dame s'avance de ce côté. Regarde donc, Renaud, je crois que c'est notre sœur Bradamante.

RENAUD.

C'est elle-même, Richard ; je reconnais aussi son écuyer Barin.

RICHARD.

L'heureuse rencontre ! quelle joie pour notre bon père de revoir en même tems Renaud, Richardet et Bradamante.

## SCÈNE IV.

RENAUD, RICHARD, BRADAMANTE, BARIN.

RENAUD, *à Barin qui paraît d'abord.*

Bonjour, Barin.

BARIN.

Que vois-je ? c'est vous, mes braves seigneurs ! eh ! venez, madame, vos frères sont ici.

( Bradamante paraît : elle est en amazone. )

RENAUD et RICHARD, *à Bradamante.*

Ma sœur !

BRADAMANTE, *avec joie, leur servant alternativement la main.*

Bonjour, Renaud, bonjour Richard ; je n'espérais point avoir le plaisir de vous revoir sitôt. Quelles nouvelles de Montauban.

RICHARD.

Si vous y revenez, il ne manquera plus rien à la satisfaction de notre père Aymon.

BRADAMANTE.

Et que fait Richardet !

BARIN.

Est-il toujours bien joli, bien mutin ?

RICHARD.

Oh ! c'est un homme à présent. Depuis près de deux ans que vous ne l'avez vu, vous ne le reconnaissez pas.

RENAUD, *à Richard, montrant Bradamante.*

Oh bien, que te disais-je, Richard.



RICHARD.

En vérité, c'est à s'y méprendre.

BRADAMANTE.

Quoi donc ?

RENAUD.

Nous parlions, ma sœur, de la ressemblance de Richardet avec vous; vous en jugerez bientôt vous-même, car il est ici.

BRADAMANTE.

Il est ici ? où se cache-t-il donc ?

RENAUD.

Il va revenir.

BARIN.

Ah ! tant mieux !

RICHARD.

Mais je ne reviens pas de cette ressemblance, surtout avec ces cheveux courts ! — Qu'est donc devenue, ma sœur, cette longue et belle chevelure, ornement de votre sexe !

BRADAMANTE.

Il y a quelque tems que je fus forcée de la faire couper pour une blessure que je reçus à la tête. ( *à Barin, après avoir regardé autour d'elle.* ) Tu es bien sûr, Barin, que c'est ici l'endroit où l'on est convenu de se réunir ?

BARIN.

Oui, madame, c'est bien ici.

BRADAMANTE.

La princesse va m'en vouloir de m'être laissée entraîner si loin d'elle à la poursuite d'un chevreuil.

BARIN.

Que nous avons manqué encore !

RICHARD.

Vous êtes donc de la chasse ?

BRADAMANTE.

Oui, Richard. Voilà bientôt un mois que je suis à la cour de Morganor, souverain de cette contrée. L'amitié que j'ai inspirée à Rosalinde, son aimable nièce, est si forte, que ce n'est qu'après mille promesses de revenir la voir qu'elle a pu consentir à me laisser partir aujourd'hui. Cette chasse n'a été ordonnée que pour retarder nos adieux et nous voir quelques heures de plus.

RENAUD.

Je m'étonnais aussi de vous voir sous les habits de votre sexe.

BRADAMANTE.

Depuis mon enfance, il ne m'était pas encore arrivé d'être femme si long-tems.

Richardet.

B

B A R I N.

Ma foi, madame, cette pauvre princesse vous avait vue d'abord si beau cavalier, que pour son repos vous ne pouviez trop tôt vous montrer à ses yeux d'une manière plus conforme à la vérité.

R I C H A R D.

Elle est jolie, cette princesse ?

B R A D A M A N T E.

Charmante.

R I C H A R D, *bas à Renaud.*

C'est peut-être la belle inconnue...

B R A D A M A N T E.

Une aventure fort singulière commença notre connaissance et fit naître cette tendre amitié. Un jour je me désaltérais au bord d'un ruisseau ; j'étais légèrement vêtue, en chevalier qui voyage ; ma tête était nue ; Rosalinde m'aperçoit, s'approche, me considère avec attention ; je l'invite à s'asseoir auprès de moi ; bientôt, je m'aperçois qu'elle a pris le change à mon égard ; le feu qui colore son visage, m'annonce la fausse opinion que lui ont donnée mes habits et mes cheveux courts, à la manière des hommes ; je me hâte de la désabuser ; je lui dis que je suis une femme qui s'est vêtue ainsi, pour voyager avec plus de sûreté. Alors l'illusion se dissipe, mais l'image reste. L'amour l'avait déjà gravée dans son cœur. Je cédai aux vives instances qu'elle me fit de l'accompagner à la cour de son oncle, qui pour lui complaire m'accueillit avec bonté. Pour ne point flatter sa chimère, j'eus soin de l'accoutumer à me voir en habits de femme. Le tems sans doute fera le reste.

B A R I N.

Laissez faire, madame ; le galant Sénéchal ne négligera rien pour la distraire agréablement.

B R A D A M A N T E, *riant.*

Oui, si l'impatience que cause l'importunité est une utile distraction, on peut se reposer sur les soins du Sénéchal.

R I C H A R D.

C'est apparemment son prétendu ?

B R A D A M A N T E.

Point du tout. Le sénéchal Codardo est un de ces vieux courtisans, en possession d'en conter à toutes les belles et dont toutes s'amuse, parce qu'ils sont sans conséquence ; la main de Rosalinde est destinée au prince Sigismond, qui doit arriver incessamment. Morganor a résolu cet hymen, malgré toutes les prières et les larmes de sa nièce.

B A R I N.

Si le prince ne sait pas lui plaire, ce ne sera pas la faute d'un rival au moins. (*On entend le gal.*)

B R A D A M A N T E.

Mais j'entens la chasse. On va venir ici ; éloignez-vous un peu. Je ne voudrais pas qu'on vous vit avec moi.

R E N A U D.

Pour quelle raison ?

B R A D A M A N T E.

La voici ; je n'ai point jugé à propos de me nommer à Morganor ni à sa nièce. Je ne suis connue dans cette cour que sous le nom d'Elise, comtesse de Poitiers. Vous voyez donc qu'il me faudrait vous présenter, vous nommer ; de là des explications, des embarras qu'il est plus simple d'éviter.

R E N A U D.

En ce cas, venez nous rejoindre au château de Rochebrune, que vous voyez là haut, c'est là qu'est allé Richardet, pour nous annoncer au chatelain qu'il connaît beaucoup.

B R A D A M A N T E.

Eh bien, j'irai vous retrouver là, aussitôt que j'aurai pris congé de la princesse.

B A R I N.

Je vais accompagner ces chevaliers, pour voir plutôt mon Richardet que j'aime tant. Il me semble que c'était hier que je le faisais encore sauter sur mes genoux !

(*Les deux freres s'éloignent par le chemin de la montagne avec Barin, tandis qu'on entend approcher la chasse.*)

## S C E N E V.

B R A D A M A N T E, R O S A L I N D E, Officiers en chasseurs, Jeunes Filles en chasseresses, Piqueurs et Valets.

R O S A L I N D E, *accourt d'Bradamante.*

Ah ! ma chère Elise, que tu m'as causé d'inquiétudes ! faut-il que les derniers momens que nous avons à nous voir, se soient ainsi perdus à nous chercher ?

B R A D A M A N T E.

J'en suis aussi fâchée que toi, ma chère Rosalinde ; un maudit chevreuil que j'ai poursuivi...

R O S A L I N D E.

Eh ! fallait-il le poursuivre ? cruelle amie, est-ce pour le plaisir de la chasse que nous sommes venues chasser aujourd'hui ? Voilà une heure que nous sommes séparées, et cette heure perdue tonche au moment qui va nous séparer pour jamais peut-être. Je craignais aussi mille accidens fâcheux de ce cheval que, malgré moi, tu voulus choisir pour la chasse ;

il a tant d'ardeur et de feu, que nos meilleurs écuyers redoutent de le monter.

BRADAMANTE.

Ce cheval est excellent. Je voudrais n'en monter jamais de plus tranquilles.

ROSALINDE.

Si je craignais moins sa fougue, puisqu'il te plaît tant...

BRADAMANTE.

De grâce, n'en parlons pas. Je trouverai des chevaux à Rochebrune, où je dois aller en te quittant; Barin n'y avance en ce moment.

ROSALINDE.

Ah ! chère Elise, que je vais être malheureuse ! forcée d'épouser un homme que je ne pourrai souffrir, ta présence m'aurait consolée du moins ; mais tu pars. Il n'y avait que la douce habitude de te voir toujours, comme une tendre amie, qui pouvait guérir enfin mon cœur du mal que lui fit ta première vue. Ah ! que je vais être malheureuse !

BRADAMANTE.

Console-toi ; je t'ai dit que je reviendrais te voir.

ROSALINDE.

Tu me le promets !

BRADAMANTE.

Je te le promets. Mais je ne vois point Morganor !

ROSALINDE.

Il était tout à l'heure avec le Sénéchal, à quelque distance de nous. — Mais, dis-moi ; tu voyages toujours en cavalier, pourquoi donc n'avoir pas repris aujourd'hui les habits que je te vis la première fois ?

BRADAMANTE, *souriant.*

Je m'en serais bien gardée. Je les reprendrai plus tard. Ne mêlons point d'imposture aux sentimens qui nous animent ; et si quelqu'un doit me regretter ici, je veux que ce ne soit qu'une amie.

ROSALINDE.

Où ! oui, l'amie la plus tendre !

( Elle la serre dans ses bras. )

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MORGANOR, Le Sénéchal  
CODARDO.

CODARDO, *avec l'accent gascon.*

Ah ! les deux belles amies se sont retrouvées enfin.

MORGANOR, *à Bradamante.*

Aimable comtesse, vous nous avez beaucoup inquiétés.

C O D A R D O.

Peste ! avec quelle aisance madame monte et modère le cheval le plus fougueux ! c'est un terrible animal que vous aviez-là , comtesse. Moi , qui m'en pique , j'y regarderais à deux fois. Cependant je puis me vanter d'en avoir monté de plus récalcitrans encore ?

M O R G A N O R.

Sénéchal , vous en aviez un très-paisible tout à l'heure ; il m'a paru néanmoins qu'il ne vous donnait pas peu d'embarras.

R O S A L I N D E.

Je crois m'être aperçu même qu'il avait versé sa seigneurie.

C O D A R D O.

Parblen ! c'est madame la comtesse qui m'a valu ce tour-là. Je la vois partir comme un trait , je veux la suivre , croiser sa route ; le bois était fourré , une maudite branche me prend à travers corps et me culbute ; je vous le demande , le premier écuyer du monde , serait-il resté en selle ? Mais il fallait voir quel cheval je montais au tournoi qui se fit l'an dernier à la cour de Charlemagne. Ce coursier était le fils du vent et de la tempête. C'est sur ce fier animal qu'on me vit courir trois lances avec honneur contre l'illustre Bradamante.

B R A D A M A N T E.

Vous connaissez Bradamante ?

C O D A R D O.

Si je la connais ! c'est la plus belle brune.

B R A D A M A N T E.

On m'avait toujours dit quelle était blonde.

C O D A R D O.

Des gens qui ne la connaissent pas , sans doute. Au reste , c'est une maîtresse femme , et j'avais fort affaire , en vérité ; mais je m'en suis bravement tiré.

B R A D A M A N T E.

Sénéchal , si vous vous en tirez toujours de la même manière , vous serez difficilement vaincu.

C O D A R D O.

Comtesse ! vous êtes charmante. ( *Il lui baise la main.* ) Si je n'étais pris ailleurs , vous avez des yeux... mais vous partez. ( *à Rosalinde.* ) Adorable princesse , non , ne craignez pas que je rompe jamais une si belle chaîne ; chacun des charmes dont vous brillez y forme chaque jour un nouvel anneau ; c'est dire assez qu'elle est déjà plus longue qu'il ne faut pour me lier bras et jambes et me rendre éternellement votre captif.

B R A D A M A N T E.

Rien n'est plus galant que ce que vous dites-là , seigneur ,

R O S A L I N D E.

Vous oubliez donc , Sénéchal , que mon oncle a juré de

punir sévèrement quiconque, autre que le prince Sigismond, oserait me parler d'amour ?

MORGANOR.

Ma nièce, j'accorde à cet égard pleine licence au Sénéchal.

CODARDO.

Eh bien, j'en profiterai, seigneur, et si le prince tarde encore deux jours, il arrivera trop tard.

MORGANOR.

Allons, ma nièce, nous retardons trop peut-être le départ de votre amie.

CODARDO.

Un moment, cher oncle. Les adieux ont toujours quelque chose d'affligeant ; si vous voulez m'en croire, nous les égayerons par des jeux et des danses.

ROSALINDE.

C'est bien penser, Sénéchal. Si mon oncle le permet...

MORGANOR.

Volontiers. (*Rosalinde serre la main de Bradamante.*)

CODARDO, aux chasseurs.

Allons, mes amis, pour plaire à l'aimable comtesse que nous allons perdre, exécutez la danse où l'on figure la chasse du cerf. Allez couper pour vos compagnes les branches flexibles qu'elles plieront en cerceaux.

( Tandis que les chasseurs et chasseresses se dispersent dans les coulisses, Codardo continue en s'adressant à Bradamante. )

Belle comtesse, le talent de celui qui fait le cerf, est d'éviter d'un côté les javelines des chasseurs, et de l'autre les cerceaux des chasseresses. S'il parvient à désarmer un chasseur de sa javeline, sans être enveloppé et garotté par les dames, le chasseur désarmé est obligé de courir à sa place. J'ai fait souvent admirer mon agilité dans cette danse, et je passais autrefois pour le plus habile cerf de la contrée.

BRADAMANTE.

Je vois qu'en tout genre, seigneur, vous avez atteint le suprême degré du talent !

( Rosalinde, Bradamante et Morganor s'assient à l'un des côtés de la scène, sur un banc de gazon. )

( Les chasseresses reviennent avec des branches garnies de leurs feuilles qu'elles arrondissent en cerceaux. Les chasseurs les accompagnent avec leurs javelines. On danse. Bientôt un des danseurs part, caracole, monte sur la colline du fond, en redescend, toujours poursuivi par les autres, auxquels il échappe. Codardo, qui s'est aussi armé d'une javeline, veut arrêter le coureur ; mais il est promptement désarmé et renversé. )

MORGANOR.

Allons, Sénéchal, à votre tour.

C O D A R D O.

Oui , je ne puis m'en défendre; c'est moi maintenant qui suis la bête !

( Codardo part , les chasseresses l'atteignent bientôt , le garottent dans leurs cerceaux et l'amènent devant Bradamante. )

B R A D A M A N T E.

C'est donc ainsi que le plus habile cerf de la contrée se laisse prendre ?

C O D A R D O.

Le pied m'a glissé , comtesse. D'ailleurs , je ne puis résister aux dames. Tant que le cœur me battra , je me laisserai toujours enchaîner par elles.

( On débarrasse Codardo de ses liens. Bradamante se lève , prend congé de Rosalinde qui témoigne beaucoup de douleur de cette séparation. )  
( Bradamante s'éloigne et prend le chemin de la montagne. Rosalinde la regarde aller et n'écoute pas son oncle qui la presse de se retirer. Bientôt on perd de vue Bradamante , qui se trouve caché par le rocher qui est au milieu de la montagne. )

C O D A R D O.

D'honneur , cette comtesse est charmante , je la regrette aussi , moi. Elle avait toujours quelque chose d'agréable à me dire , et je crois même qu'elle me voyait de bon œil.

M O R G A N O R.

Venez , ma nièce ; il est tems de retourner à la ville.

( En ce moment on revoit Bradamante qui a dépassé le rocher. Rosalinde la regarde encore quelque tems ; mais , pressée par son oncle , elle se retire enfin par la gauche , en regardant toujours. Toute la chasse sort en même tems. )

( Bradamante arrive auprès du château. A peine la voit-on disparaître que Richardet , suivi de Barin , entre par le devant du même côté. ) ( \* )

## S C E N E V I I.

R I C H A R D E T , B A R I N , ensuite UN PAYSAN.

R I C H A R D E T.

Barin , tu ma retiens en vain , je veux joindre la chasse , te dis-je.

B A R I N.

Mais vous voyez bien qu'elle s'éloigné , Votre sœur l'a quittée et va vous chercher à Rochebrune.

( \* ) N O T A . Quand l'actrice est cachée par le rocher , une autre vêtue de même , lui est substituée. C'est cette seconde qu'on voit ensuite dépasser le rocher et entrer dans le château. Pendant ce tems-là , l'actrice à en le tems de quitter son vêtement d'amazone , pour reparaitre sous le personnage de Richardet.

RICHARDET.

Je la verrai plus tard. Allons me présenter à Morganor. Je me nommerai, il m'accueillera, je verrai sa charmante nièce, je lui dirai que je l'adore, et qu'il me faudra mourir, si son cœur ne répond au mien.

BARRIN.

C'est aller vite. Mais Morganor pourrait bien interrompre votre course. Je vous ai dit qu'il est cruel et n'entend pas raison sur l'article de sa nièce, surtout quand il a résolu de lui faire épouser le prince Sigismond, qui arrive aujourd'hui peut-être.

RICHARDET.

Eh bien ! je défierai le prince Sigismond, nous nous battons, je le tuerai, et il n'épousera pas Rosalinde.

BARRIN.

Je ne pensais pas à cet expédient.

RICHARDET, *réfléchissant.*

Si je pouvais... Je ressemble beaucoup à ma sœur Bradamante, disais-tu ?

BARRIN.

Oh ! parfaitement !

RICHARDET.

Son aventure que tu viens de me conter...

BARRIN.

Quelle idée vous vient-là ?

RICHARDET, *réfléchissant.*

Oui, je... Allons, c'est impossible !

UN PAYSAN, *qu'on entend chanter de loin.*

Le gentil tourtereau du bois  
Roucoule son amour fidèle.

BARRIN, *regardant vers la coulisse à gauche*

Je vois un Paysan là bas qui amène de ce côté deux chevaux, dont l'un est superbement enharaché ; où diable les conduit-il ?

RICHARDET, *regardant aussi.*

C'est peut-être à quelqu'un de la chasse. Laissons venir cet homme, nous l'interrogerons.

LE PAYSAN, *chantant de plus près.*

J'entends aux accords de sa voix  
Qu'il est près de sa tourterelle.  
Toroulourou, touroulou,  
Piou piou piou piou, ma belle,  
Entends-tu P'tourtereau du bois.

BARRIN.

Là mais, je crois que ce sont les chevaux que la princesse a



prêtés à votre sœur, pour la chasse. Je reconnais celui que je montais ; bai cerise , marqué en tête , deux balzanes ; c'est bien cela. Est-ce que la gracieuse princesse les renverrait à ma maîtresse.

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE PAYSAN.

( Le Paysan paraît au bord de la coulisse et à l'air d'avoir attaché-là ses chevaux. )

LE PAYSAN, comme pour flatter les chevaux :

Là... là... là, mignon, là. ( à lui-même ) V'là des ch'vâtes ben difficiles à mener en lesse toujours, et jarni ! j'oseraient encore moins les monter. J'avons perdu noute housine ; faut qu'j'en coupions une autre dans c'taillis.

BARIN.

J'ai vu cet homme dans les écuries de Morganor.

( Le paysan va dans le fond pour couper une baguette , ce qu'il fait en entonnant le second couplet de sa chanson. )

LE PAYSAN.

Si jamais l'tourtereau du bois  
Perdait sa douce tourterelle,  
Sa voix pour la dernière fois  
Dirait dans sa peine cruelle :  
Touroulouou touroulou.

( A Richardet et à Barin qui examinent les chevaux. )

N'approchez pas tant, messieurs ; stilà qu'à la belle housse est un diable qui vous jouerait quelque mauvais tour.

( Il achève son couplet, en ajustant sa housine. )

Touroulouou touroulou.

Piou piou piou piou ma belle,  
Il meurt le tourtereau du bois.

RICHARDET, au Paysan.

Dites-nous, l'ami...

LE PAYSAN, sans l'apercevoir.

Touroulouou, touroulou...

BARIN, au Paysan.

L'ami touroulou veut-il bien nous répondre ?

LE PAYSAN.

C'est vous, M. Barin ? — Eh mais, v'là aussi madame la comtesse. Jarnigoy, j'sommes ben content d'vous rencontrer ici ; madame ! v'là ma commission finie.

BARIN.

Tu te trompes, mon ami ; ce n'est pas là madame la comtesse ? c'est un...

Richardet.

RICHARDET, *bas à Barin.*  
Te tairas-tu, bavard ?

LE PAYSAN.

Tians, c't'autre qui veuts'gausser ! j'avons la barlue p't'êt' ? faudrait qu'madame changit d'visage comm' d'habit, pour qu'on n'là r'connissit pas. C'n'est pas l'embaras, c't'habit d'damoisiau li va comme eune merveille ; alle est à croquer comm' ça !

RICHARDET, *avec joie.*

Tu m'as donc vu souvent à la cour de Morganor ?

LE PAYSAN.

Pardine ! tous les jours. Quoiqu'on n'soit qu'à l'écurie, on a d's'yeux pour r'garder passer ceux qu'allont et venont au cbâtiau ; et pis, d'ailleurs, eune dame qu'est belle comm' vous, c'est comm' l'soleil, sa vue réjouit tout l'monde.

RICHARDET, *avec une joie folle.*

Je ne me sens pas de joie, Barin ! ( *au Paysan en lui serrant la main.* ) Mon ami, je te remercie ; tu es un homme charmant de m'avoir si souvent regardé. Dis-moi maintenant ce qui t'amène ?

LE PAYSAN, *extasié.*

Eh ! eh ! eh ! qu'c'est donc agriable !

RICHARDET.

Eh bien, quoi ?

LE PAYSAN

Pardon... mais de m'sentir serrer la main par c'te main qu'appartiant à une si belle parsonne... ça m'partrouble si tellement... Mais, voyais donc queu drôle d'effet ! quand j'songe queule différence..... noute minagère est pourtant eune femme aussi !

RICHARDET, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! voilà un impertinant maraud !

BARIN.

Je vous en fais mon compliment, seign...

RICHARDET, *l'interrompant.*

Hein ?

BARIN.

Oui, madame, mon compliment sincère.

RICHARDET, *au Paysan.*

Eh bien, toi, finira-tu de me dire en quoi consiste ta commission ?

LE PAYSAN.

Ça s'ra bientôt dit, ça. La princesse Rosalinde, qu'à vu que c'biau cheval vous faisait plaisir, m'a enchargé de l'conduire avec c't'autre pour voute écuyer à Rochebrune, où c'qu'all' m'a dit que j'vous trouverions ; en me r'commandant

bien d'vous les r'mettre tous les deux en main propre. Puisque j'vous trouvons ici, j'n'irons pas pus loin.

RICHARDET.

Rien ne pouvait me faire plus de plaisir. Tu remercieras bien la princesse de ma part ; et voici pour boire à ma santé.

LE PAYSAN.

N'faillait pas ça pour ça. Mais j'prenons toujours pour n'pas r'fuser madame la comtesse. (*il sort en chantant son refrain.*)

Touroulourou, touroulou, etc.

---

## SCÈNE IX.

RICHARDET, BARIN.

BARIN.

Voilà, ma foi, un joyeux compère !

RICHARDET.

Eh bien, Barin, n'admire-tu pas mon bonheur ?

BARIN.

Quel est donc votre projet ?

RICHARDET.

Veux-tu me servir ?

BARIN.

Volontiers. Vous savez combien je vous aime.

RICHARDET.

En ce cas, prenons ces chevaux, et tu m'accompagneras à la cour de Morganor. J'y passerai pour ma sœur à tous les yeux ; le reste me regarde.

BARIN.

Mais, seigneur, c'est un projet fou.

RICHARDET.

N'importe, il s'exécutera.

BARIN.

Est-il bien nécessaire que j'en sois ?

RICHARDET.

Indispensable. Ecuyer de ma sœur, ta présence complètera l'illusion. D'ailleurs, l'ignorance des lieux, des personnes, de tout ce qui doit être familier à ma sœur, me trahirait à tout moment. Il faut donc que tu me donnes la carte, et que tu m'instruises de tout.

BARIN.

Mais il faut que je suive votre sœur.

RICHARDET.

Cela n'est pas nécessaire. Bradamante va à Montauban, elle y doit rester quelque tems, et mes frères sont-là pour l'y conduire.

B A R I N.

Mais les dangers ?

R I C H A R D E T.

Je n'en vois point.

B A R I N.

Comme je ne suis pas amoureux, j'en vois beaucoup, moi.

R I C H A R D E T, *avec impatience.*

Barin, veux-tu me servir, oui ou non ?

B A R I N.

Je suis prêt, seigneur.

R I C H A R D E T.

Madame.

B A R I N.

Eh bien, oui, madame. Voilà qui est convenu.

R I C H A R D E T.

Allons, montons à cheval.

(Richardet sort par la gauche et Barin qui reste en scène continue de lui parler.)

## S C E N E / X.

B A R I N, ensuite BRADAMANTE, RENAUD  
et RICHARD, qu'on voit paraître sur la montagne.B A R I N, *parlant vers la coulisse.*

Prenez garde, ce cheval est dangereux ; n'en approchez qu'avec précaution. Flattez le légèrement, en l'appelant mignon. Eh, mais, il est d'une douceur ! Dieu me pardonne, je crois qu'il s'y trompe aussi. Eh, tenez, voilà votre sœur sur la montagne. Elle est avec vos frères. Vous ne voulez pas les attendre ? Eh bien, à cheval, seigneur... madame, veux-je dire.

( Il sort. Bradamante paraît sur la montagne avec Renaud et Richard, auxquels elle indique du doigt Richardet qu'ils sont censés voir s'éloigner, et c'est sur ce tableau que la toile se baisse. )

(\*) C'est la personne qu'on a substituée à Bradamante qui paraît en ce moment.

Fin du premier Acte.

## A C T E I I.

*Le théâtre représente un jardin orné de quelques statues ; dans le fond, est un canal sur lequel est un riche pont, qui conduit à une tour qu'on voit à droite. Cette tour a des fenêtres grillées qui indiquent que c'est une prison. A travers les arches du pont on aperçoit la suite du jardin à perte de vue.*

## S C E N E P R E M I E R E.

ROSALINDE, LAURETTE.

LAURETTE.

OUI, madame, le prince Sigismond arrivera bientôt, sans doute, un courrier vient de l'annoncer à monseigneur.

ROSALINDE.

Rien ne pourra donc me soustraire à cet hymen !

LAURETTE.

Pourquoi vous effrayer d'avance. Ce prince est peut-être aimable ; et que savez-vous s'il ne vous plaira pas ?

ROSALINDE.

Cela est impossible. Quelle bizarre destinée est la mienne ! j'aime un être fantastique dont Elise m'a présenté la vaine image ; je sais que je soupire pour un objet qui n'existe nulle part, et je ne puis m'empêcher de soupirer !

LAURETTE.

Allons, allons, madame ; un être chimérique n'est pas fait pour vous intéresser ; moi, j'ai meilleure opinion de vous que vous-même. Je suis sûre que vous ne tarderez pas à sentir le mérite de la réalité, et le prince Sigismond...

ROSALINDE.

Le prince ? un homme que je vais voir pour la première fois, et que mon oncle m'ordonne d'épouser sur-le-champ ! il ne faut point avoir le cœur préoccupé pour détester d'avance une pareille chaîne. Ah ! si ma chère Elise était ce que je l'ai crue d'abord, un noble et jeune chevalier plein de courage et d'amour, toujours prêt à protéger sa dame contre l'injustice et la violence, je l'aurais vu défier le prince, le combattre...

LAURETTE.

Et vous enlever ; sans doute, c'était bien plus dans les règles de la chevalerie, qu'un mariage arrangé par des parents

intéressés; mais j'y pense, vous vous plaignez à tort de n'avoir point de chevalier, le sénéchal Codardo ne vous a-t-il pas consacré son bras, sa vie et son amour ?

ROSALINDE, *souriant.*

Que tu es folle !

LAURETTE.

Bon ! je vous fais sourire ; voilà déjà un symptôme de guérison ; je vois que vous sentirez bientôt qu'il ne sert de rien de gémir sans cesse de ce qu'on ne saurait empêcher. Allez, allez, madame, vous avez moins sujet que personne au monde de vous affliger. Jeune et belle comme vous l'êtes, la nature et la fortune vous ont comblées de tant de faveurs, que les petits désagrémens de la vie ne sont au milieu de tout cela que ce que les épines sont aux roses du printemps.

ROSALINDE.

Eloignons-nous, Laurette ; je vois venir le Sénéchal.

LAURETTE.

Restons plutôt, madame ; à cœur qui soupire, les distractions sont nécessaires, et le Sénéchal a justement la dose de ridicule qui convient à votre situation.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CODARDO.

CODARDO.

Belle princesse, celui qu'on vous destine, arrive, dit-on, aujourd'hui, faut-il mourir, faut-il vivre à votre service ? prononcez mon arrêt.

LAURETTE.

Vivez, M. le Sénéchal, n'enlevez pas à la cour de Morganor les occasions de divertissement que vous voulez bien lui procurer de tems en tems.

CODARDO.

Fort bien, fort bien ; mais il est décidé que je mourrai, si madame en épouse un autre.

LAURETTE, *lui prenant le bras qu'elle passe sous le sien.*

Que vous êtes enfant ! eh bien, oui, madame épouse le prince, elle y est forcée ; que faire à cela ? vous consoler comme il faut, qu'elle se console. En vérité, je vous conseille de vous plaindre, avec tant de moyens de plaire, n'aurez-vous pas bientôt fait un autre choix ?

CODARDO, *la regardant de côté et lui prenant la main.*

Eh ! eh ! eh ! vous êtes jolie aussi, vous.

LAURETTE.

Ne me serrez donc pas tant la main : madame ne croira plus que vous voulez mourir pour elle.

Méchante !

LAURETTE.

Par exemple, encore, pour la bien convaincre de la sincérité de votre amour, un preux et galant chevalier comme vous ne devrait-il pas défier le prince Sigismond, et lui prouver qu'il a tort, les armes à la main ?

CODARDO.

Sandis ! s'il faut combattre et vaincre pour la belle Rosalinde ; vienne le prince, il me verra de près.

LAURETTE.

Très-bien, M. le Sénéchal, voilà un beau mouvement ! ce feu martial qui brille dans vos yeux me réjouit tout-à-fait. Qu'en dites-vous, madame ?

ROSALINDE.

Je suis très-reconnaissante des bonnes intentions du Sénéchal ; mais je neveux point qu'il s'expose...

CODARDO.

Laissez-donc, madame ; me fournir l'occasion de signaler mon courage, c'est me combler de joie.

( *Il se promène fièrement en long et en large.* )

LAURETTE.

Ne vous l'avais-je pas dit, madame ?

ROSALINDE, *bas à Laurette.*

Mais finis donc.

LAURETTE.

Laissez-le faire. Tenez, il se prépare ; le voyez-vous qui cherche son courage ?

ROSALINDE.

Eloignons-nous de ce côté ; je ne veux point te voir pousser plus loin de pareilles folies. ( *elles sortent par la droite.* )

### SCENE III.

CODARDO, RICHARDET, BARIN.

( Codardo, en continuant de se promener, tire son épée et s'arrête devant une statue qui est à droite, tandis que Richardet et Barin entrent par la gauche et l'examinent. )

CODARDO, *parlant à la statue.*

Où, prince, j'adore Rosalinde, c'est vous dire assez que vos prétentions me fâchent, et que vous m'en ferez raison, si vous n'êtes point un chevalier déshonté et sans cœur. Allons, vite, dépêchons. ( *il se met en garde.* )

RICHARDET, *bas à Barin.*

Quel est cet original ?

B A R I N.

C'est le sénéchal Codardo.

R I C H A R D E T.

Codardo ?

CODARDO, *se retournant promptement avec l'air effrayé.*  
Hein !

R I C H A R D E T.

Courage , sénéchal Codardo.

C O D A R D O.

Quoi ! c'est vous ? comment donc ? vous voilà en charmant cavalier ! — Sitôt de retour , chère comtesse ?

R I C H A R D E T, *bas à Barin.*

Toujours comtesse , entends-tu ? admirable ! (*à Codardo.*)  
Que vous avait donc fait cette statue , Sénéchal ?

C O D A R D O.

Oh ! c'est que je me préparais sur la manière dont je dois parler à quelqu'un que j'attends ce soir.

R I C H A R D E T.

Mais nous vous avons fait peur ?

C O D A R D O.

A moi peur ? allons donc , vous m'avez surpris , voilà tout ; peur ! oh bien , oui , peur ! la comtesse plaisante toujours , je vois cela.

R I C H A R D E T.

Morganor vient de me dire que je trouverais ici la princesse ; je ne la vois point.

C O D A R D O.

Nous nous quittons en ce moment ; je crois qu'elle se promène encore là-bas ; je cours la prévenir , sûr de lui porter une nouvelle bien agréable. . . Par quelle aventure donc. . . Mais je ne veux pas retarder le plaisir de la princesse. (*il sort promptement par la droite.*)

## S C E N E I V.

R I C H A R D E T, B A R I N.

R I C H A R D E T.

Eh bien ! tu le vois , Barin , il n'était pas nécessaire de prendre des habits de femme pour jeter tout le monde ici dans l'erreur ; Morganor lui-même n'a point hésité à me prendre pour ma sœur.

B A R I N.

Sans doute , mais je serai plus tranquille encore sur votre compte , quand on vous verra sous les vêtements dont se servait ici Bradamante.



RICHARDET.

Tu as raison ; mais je ne suis pas fâché de me montrer d'abord en cavalier à ma chère princesse ; je brûle de la voir ! l'espoir... la crainte... mon cœur éprouve une agitation... je respire à peine !

BARIN.

Médérez-vous , la voici.

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ROSALINDE, LAURETTE,  
CODARDO.

CODARDO, *en entrant à Rosalinde.*

Je ne vous trompe point , madame , la voilà.

ROSALINDE, *accourant.*

Ah ! ma chère Elise !

RICHARDET, *l'embrassant avec vivacité.*

Chère princesse !

BARIN, *bas à Richardet, le tirant par l'habit.*

Doucement donc.

RICHARDET, *bas à Barin.*

Oh ! laisse-moi.

ROSALINDE, *avec joie à Laurette*

Ah ! Laurette , que je suis contente !

RICHARDET.

Un si prompt retour vous étonne , sans doute , madame ?

ROSALINDE, *d'un air fâché.*

Madame ! vous ! d'où vient Elise...

BARIN, *bas à Richardet.*

On tutoie.

RICHARDET, *à Barin.*

On tu... (*à Rosalinde.*) Pardonne , belle amie , c'est le plaisir de te revoir qui me trouble au point... (*bas à Barin*) C'est charmant ! tu ne m'avais pas prévenue... (*à Rosalinde.*) Que je t'embrasse donc encore ! (*il l'embrasse.*)

BARIN, *le tirant encore par l'habit.*

Mais elle n'embrassait pas si souvent.

CODARDO, *à Laurette.*

Eh ! eh ! cet habit de cavalier qu'a la comtesse... ne dirait on pas deux amans.

LAURETTE.

En effet , et voilà surtout des manières...

ROSALINDE.

Mais , dis-moi donc , Elise , comment j'ai le bonheur de te revoir si promptement !

Richardet.

D

RICHARDET.

Voici pourquoi, ma chère amie. En partant de Rochebrune, où je fus en te quittant... Barin, conté à madame notre aventure; ma joie... mon trouble... tu t'en acquitteras mieux que moi.

BARIN, *bas à Richardet.*

Bien obligé. (*à Rosalinde.*) Madame, nous cheminions tranquillement, lorsqu'à la sortie du bois, des brigands vinrent droit à nous.

ROSALINDE.

Des brigands ? je frémis !

CODARDO.

Des brigands ? Ah ! que n'étais-je avec vous, comtesse, je vous les aurais...

RICHARDET.

Sans doute, M- le Sénéchal ; mais qui pouvait contre de pareilles gens une femme timide qui n'avait pour la défendre...

BARIN.

Que votre serviteur qui vaut bien son homme ; mais non pas quatre. Grace aux excellens chevaux que vous avez eu la bonté de nous renvoyer, madame, nous échappâmes à ces mécréans ; mais nous nous sommes égarés dans la forêt et courant toujours au hasard, ce n'est qu'à la vue des tours de ce château que nous nous sommes reconnus. Voilà princesse, ce que nous venons aussi de raconter au seigneur Morganor, que nous avons vu en arrivant ; d'après cela, il ne faut pas s'étonner que ma maîtresse, échappée à ce grand danger, se voyant en sûreté près de vous, sa meilleure amie, paraisse si troublée et vous exprime une joie si vive. (*bas à Richardet.*) Je répare vos imprudences.

RICHARDET, *bas à Barin.*

Fort bien. (*à Rosalinde.*) Dans un autre moment, ma bonne amie, je te donnerai d'autres détails de mon aventure.

BARIN, *à part.*

Plus conformes à la vérité, sans doute.

ROSALINDE.

Ma chère Elise, mon oncle prépare une fête pour le prince Sigismond qui arrive aujourd'hui, je m'affligeais d'être obligée d'y paraître ; mais je vais oublier, en t'y voyant, que cette fête est le prélude de mon malheur.

RICHARDET, *vivement.*

Qu'entends-je ? le prince arrive aujourd'hui ? et tu crois que je souffrirai...

BARIN, *seignant que Richardet lui marche sur le pied.*

Aïe, aïe, aïe ! prenez donc garde, madame, vous m'avez fait un mal !

RICHARDET.

Où donc?

BARIN, *bas avec un coup-d'œil expressif.*Nulle part, (*haut, montrant son pied.*) Parbleu, vous le voyez bien.RICHARDET, *paraissant le comprendre.*

J'ai tort; je suis bien étourdie! — Tu te tiens si près de moi, aussi.

LAURETTE.

Madame la comtesse ne restera pas sans doute avec ces habits; si le prince la voyait ainsi, il lui trouverait l'air si naturellement cavalier, qu'on aurait beaucoup de peine à lui persuader que ce n'en est pas un.

BARIN.

Mademoiselle a raison.

RICHARDET.

Eh bien, je vais vite reprendre mes habits de femme.

ROSALINDE, *à Laurette.*

Va, Laurette.

LAURETTE.

Allons, venez, que je fasse votre toilette.

RICHARDET, *vivement.*

Je te remercie, Laurette, Barin suffira.

LAURETTE

Barin? y pensez-vous? un homme pour vous habiller?

RICHARDET.

Eh! non, non, il restera dans l'anti-chambre pour recevoir mes ordres et venir t'avertir, si j'ai besoin de ton secours.

LAURETTE.

Eh! bien, comme vous voudrez; vous trouverez votre plus belle robe encore toute étalée dans votre appartement.

RICHARDET.

Fort bien. (*bas à Barin.*) Tu sais où il est cet appartement.BARIN, *bas.*

Sans doute.

RICHARDET, *à Rosalinde lui baisant la main.*Ma chère amie, ce n'est que pour quelques momens que je te quitte. (*bas à Barin.*) J'en deviendrai fou, Barin!ROSALINDE, *à Codardo.*

Sénéchal, donnez la main à la comtesse jusqu'au château.

CODARDO.

Avec grand plaisir; permettez, comtesse...

(Richardet accepte la main de Codardo et sort précipitamment avec lui et Barin.)

## SCÈNE VI.

ROSALINDE, LAURETTE.

LAURETTE, *les regardant aller.*

Eh ! voyez donc comme madame la comtesse fait courir le Sénéchal ! il ne pourra jamais aller de ce train-là jusqu'au château. — Je n'en reviens pas ! je n'avais point encore vu votre amie montrer tant de vivacité et de pétulance ; c'est l'habit apparemment qui produit cet effet là sur elle,

ROSALINDE.

Ah ! ma chère Laurette , quelle joie me cause le retour inespéré de cette aimable amie ! Mais qu'elle est donc charmante sous ces habits ! comme ils lui vont ! elle m'a embrassée aussi avec une expression... La croirais-tu ? malgré le plaisir que j'éprouvais , j'étais presque tentée de me fâcher de ses témoignages d'amitié , tant ils me paraissaient tenir de l'audace d'un homme entreprenant. J'en suis encore toute émue !

LAURETTE.

Pour moi, je la regardais, je l'écoutais, et je ne savais qu'en penser. — Mais qu'entends-je ? (*elle regarde vers la gauche.*) Je vois là bas beaucoup de mouvement. Le prince serait-il arrivé ?

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, CODARDO.

CODARDO, *arrivant essoufflé.*

Savez-vous, princesse, qu'il faut de bonnes jambes pour suivre votre sémillante amie ? ma foi, j'ai quitté sa main au bout de cette allée, et je l'ai laissée courrir toute seule. Au surplus je vous annonce que votre prétendu vient d'arriver ; il est en ce moment en conférence avec votre oncle.

ROSALINDE.

Ah ! ciel !

LAURETTE.

L'avez-vous vu ?

CODARDO.

Oui.

LAURETTE.

Est-il beau ?

CODARDO.

Que sais-je ? un rival est toujours laid ; mais, morbleu ! si je peux me remettre dans la belle disposition où m'a surpris tantôt la comtesse, nous verrons beau jeu.

LAURETTE, *regardant vers la gauche.*

Eh ! le voilà sans doute, ce prince, que votre oncle vous amène.

ROSALINDE.

Quel fâcheux moment !

CODARDO, *à lui-même.*

Je lui parlerai, je lui parlerai

---

### SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MORGANOR, SIGISMOND.

(Pendant la simphonie, Morganor présente le prince à sa nièce qui le reçoit froidement et d'un air contraint. Tantôt qu'ils sont censés se faire les complimens d'usage, Codardo examine le prince des pieds à la tête.)

MORGANOR, *à Sigismond.*

Seigneur, ma nièce est timide, et ce n'est que quand vous la connaîtrez davantage...

SIGISMOND.

Elle est charmante ! et je sens déjà, seigneur, tout ce que je vous ai d'obligations,

CODARDO, *à part.*

Parbleu, je le crois bien.

(Le prince se retourne vers Codardo et celui-ci le salue humblement.)

MORGANOR, *au prince.*

Vous voyez le sénéchal Codardo, le plus ancien et le meilleur de mes amis.

SIGISMOND, *prenant la main de Codardo.*

Sénéchal, je suis charmé de vous voir.

CODARDO.

Prince, de mon côté... certainement... je suis... (*à part.*)  
Il est vraiment honnête ; mais...

MORGANOR.

Ah ! voici madame la comtesse qui a déjà fait une autre toilette.

---

### SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, RICHARDET, BARIN.

(Richardet est en femme, sous le costume le plus galant.)

ROSALINDE.

Ma chère Elise, je t'attendais avec impatience.

RICHARDET, *examinant fièrement le prince.*

Voilà donc celui...

BARIN, *bas à Richardet.*

Plus de modestie dans le regard.

MORGANOR, à Sigismond.  
Seigneur, voilà votre rival.

RICHARDET, à part.  
Ciel ! serais-je découvert ?

SIGISMOND.  
Mon rival, dites-vous ?

MORGANOR.  
En effet, on ne vit jamais d'amitié plus tendre que celle qui lie ma nièce à l'aimable comtesse.

RICHARDET, à part.  
Je respire ? (*haut.*) Aussi personne n'est plus intéressé que moi au bonheur de Rosalinde.

SIGISMOND, prenant la main de Rosalinde.  
Excepté celui qui, dès ce moment, jure de consacrer toute sa vie à lui plaire.

RICHARDET, à part.  
L'insolent !

MORGANOR.  
Prince, je vous quitte un moment pour ordonner la fête. Ma nièce répondra peut-être plus librement en mon absence, à ce que vous avez droit d'attendre d'elle.

(Morganor continue de parler en particulier à Sigismond, pendant que Richardet parle à Barin.)

RICHARDET, tirant Barin à l'écart.  
Barin, retourne à Rochebrune ; calme les inquiétudes de mes frères et de ma sœur. Dis-leur où tu m'as l'aisé ; ils prendront le parti qu'ils voudront : je m'en rapporte à leur prudence.

BARIN.  
Mais vous, pendant ce tems-là...

RICHARDET.  
Ne t'inquiète pas. Pars.

MORGANOR, à Codardo.  
Ne me suivez-vous pas, Sénéchal ?

CODARDO.  
Oui, seigneur. (*à part, en regardant le prince.*) Je lui parlerai.

(Morganor et Codardo sortent par la gauche. Barin sort en même tems.)

## SCÈNE X.

ROSALINDE, LAURETTE, SIGISMOND,  
RICHARDET.

ROSALINDE, bas à Laurette.  
Laurette, je ne consentirai jamais...

SIGISMOND, *à Rosalinde.*

Aimable Rosalinde, votre vue vient de faire naître en moi le plus ardent amour.

RICHARDET, *à part.*

Allons, il faut de la patience, ici !

SIGISMOND, *continuant.*

Dites-moi, si je puis espérer que votre cœur suivra le don de votre main.

ROSALINDE.

Seigneur, voilà la première fois que quelqu'un ose me parler d'amour ; vous m'obligerez beaucoup de m'épargner des discours auxquels mes oreilles ne sont pas faites.

SIGISMOND.

Mon vif empressement ne méritait pas cette réponse, au point où nous en sommes...

ROSALINDE, *à part.*

Que je souffre ! (*haut.*) Pardon, seigneur... mais votre présence... (*à Richardet et à Laurette.*) Ma chère amie, et toi Laurette, éloignons-nous. Nous reviendrons en ce lieu quand la fête y sera rassemblée.

( Elle s'éloigne avec Laurette vers le fond du jardin, où on la voit accostée par des dames et des officiers, avec lesquels on la voit ensuite disparaître dans les coulisses à gauche. Richardet, qui avait d'abord suivi Rosalinde, s'est arrêté pour examiner le prince. )

## SCENE XI.

SIGISMOND, RICHARDET, *dans le fond.*SIGISMOND, *à part.*

Quel accueil ! que signifie son trouble et cette fuite soudaine ? — Suivons-la ; je veux savoir...

(*il va pour suivre Rosalinde.*)RICHARDET, *l'arrêtant.*

Où allez-vous ?

SIGISMOND.

Rejoindre la princess.

RICHARDET.

Vous n'irez pas.

SIGISMOND.

Qui m'en empêchera ?

RICHARDET.

Moi.

SIGISMOND, *souriant.*

Vous ?

RICHARDET.

Oui, moi ; et jamais je ne parle en vain.

SIGISMOND, *s'avancant.*

Vous me permettrez, belle dame, de n'être point effrayé de cet obstacle.

RICHARDET, *d'un air furieux.*

N'avancez pas, ou tremblez.

SIGISMOND, *à part.*

Le caractère des dames de ce pays est bien étrange ! (*à Richardet.*) Au moins, expliquez-moi la cause de votre courroux ?

RICHARDET, *se radoucissant.*

La princesse ne veut pas que vous la suiviez : je suis son amie et j'ose vous représenter qu'un chevalier galant, comme vous paraissez l'être, ne fait jamais rien contre la volonté des dames.

SIGISMOND, *stupéfait.*

Allons, j'obéis à l'aimable comtesse.

RICHARDET.

Je vous en remercie. (*à part.*) Imprudent, j'ai failli me trahir ! (*Il sort en saluant gracieusement le prince.*)

## SCENE XII.

SIGISMOND, *seul d'abord*, ensuite CODARDO.

SIGISMOND.

Je n'en reviens pas !... Son audace à je ne sais quoi qui me plaît. Quelle vivacité ! quel feu dans les yeux ! j'admire comme le courroux sied bien à son visage ! — Mais Rosalinde qui ne veut pas même m'entendre. (*il reste pensif.*)

CODARDO, *à part, dans le fond.*

Bon ! il est seul. Allons, Sénéchal, voici le moment de montrer ce que tu vauds.

(*Il s'excite au courage et s'avance fièrement.*)SIGISMOND, *à lui-même en souriant.*

Quel air avait cette comtesse en me disant : n'avancez pas ou tremblez !

CODARDO, *reculant effrayé.*

Est-ce à moi qu'il en veut ?

SIGISMOND, *l'apercevant.*

Ah ! Sénéchal, je vous trouve à propos.

CODARDO, *avec inquiétude.*

Pourquoi donc, s'il vous plaît, seigneur ?

SIGISMOND.

Vous pourriez me dire peut-être si je n'ai point ici quelque rival ?

CODARDO.

Un rival ? mais... cela est possible ; Rosalinde vaut bien la peine qu'on soupire pour elle.



SIGISMOND.

Je ne vous demande point si l'on soupire pour elle, mais si quelqu'un l'a rendue sensible ?

CODARDO, *se redressant.*

Prince, il y a tel chevalier de ma connaissance qui pourrait bien ne point soupirer en vain.

SIGISMOND.

Et c'est...

CODARDO, *d part.*

Il ne s'agit plus de reculer ici : le vin est tiré, faut le boire (*haat.*) Eh bien, seigneur, c'est moi.

SIGISMOND, *souriant.*

Vous ! et vous ne connaissez nul autre...

CODARDO.

Nul autre, absolument. Moi seul, dans cette cour, peux librement lui parler de mon amour, sans exciter son courroux.

SIGISMOND.

Touchez-là, Sénéchal, nous n'en serons pas moins bons amis.

CODARDO.

Comment ? vous... (*on entend le prélude de la fête.*)

SIGISMOND, *à lui-même*

Mais voilà la fête. J'obtiendrai peut-être de quelqu'autre de meilleurs renseignements.

CODARDO, *d part.*

Me voilà désarmé. Le moyen de se battre contre qui prend si honnêtement les choses.

## SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, MORGANOR, ROSALINDE, RICHARDET, LAURETTE, Officiers, Dames et Monde pour la fête.

(Pendant la symphonie, Sigismond va au-devant de Rosalinde à qui il paraît faire de tendres reproches. Morganor ensuite paraît faire au prince des excuses pour sa nièce et lui donner l'assurance qu'il parviendra à lui plaire.)

MORGANOR.

Allons, que la fête commence.

[Tandis qu'on va prendre place aux deux côtés de la scène, Codardo tire Laurette à part, et lui dit en lui montrant le prince.]

CODARDO.

Notre affaire est terminée, Laurette.

LAURETTE.

Bon ! mais il me semble que vous vous portez fort bien tous deux.

*Richardet.*

E

C O D A R D O.

Avec un homme aussi prudent que lui... Oh ! je lui ai parlé d'une fière manière, je vous en répond.

(Codardo va s'asseoir auprès de Morganor, et Laurette va se placer derrière Rosalinde. Fête guerrière et galante. Les dames donnent des écharpes aux chevaliers. On danse et les écharpes sont employées à former de jolis tableaux. On les déroule, on les étend ; les chevaliers en enveloppent leurs dames, ou les élèvent en pavillons sur leurs têtes. On se bat à l'épée. Pendant un repos, Laurette s'approche du Sénéchal.)

L A U R E T T E, au Sénéchal.

J'espère que vous allez aussi vous signaler dans ces jeux ?

C O D A R D O, se levant.

Vous allez voir ; mais j'attendais...

L A U R E T T E.

Que les combattans fussent un peu fatigués peut-être ?

C O D A R D O.

Au contraire, qu'ils fussent bien en train.

(Codardo présente l'épée à la main. Un des combattans se prépare à lui faire raison. Richardet détache sa mante et reste en femme légèrement vêtue.)

R I C H A R D E T.

Non, c'est moi qui vais combattre ce chevalier.

C O D A R D O.

Comment diable, comtesse ?

R I C H A R D E T.

Votre tour viendra, sénéchal, et nous aurons à faire ensemble.

C O D A R D O.

Avec grand plaisir, belle dame.

(Richardet se bat au sabre contre le vainqueur du premier combat.)

C O D A R D O, pendant que Richardet se bat.

Eh ! pas mal, en vérité.

(Rosalinde s'inquiète et tout le monde paraît étonné. Richardet désarme son adversaire.)

R I C H A R D E T.

Sénéchal, à vous, maintenant.

C O D A R D O.

Pardon, comtesse, mais vous êtes si charmante que je suis déjà vaincu, sans coup férir.

R I C H A R D E T.

Allons, allons, défendez-vous, et de franc jeu, M. le Sénéchal.

C O D A R D O.

Vous le voulez ? eh ! donc, en garde.

(Après quelques coups que Cocardo esquive avec peine, Richardet saisit son adversaire au corps.)

CODARDO, *rien.*

Mais c'est charmant de se sentir pressé dans les bras d'une belle ! (*Richardet le secoue rudement.*) Eh ! eh ! comme elle y va donc ! (*Richardet le renverse et lui assène un vigoureux coup de poing. Se relevant tout froissé.*) Peste ! il est masculin ce coup de poing-là !

SIGISMOND, *à part.*

Voilà vraiment un femme étonnante !

CODARDO, *se tâtant l'endroit où il a reçu le coup.*

Étonnante ! moi ; j'en suis plus qu'étonné , sandis !

MORGANOR, *se levant.*

Nous allons rentrer au palais. (*à Sigismond.*) Prince , ne donnez-vous pas la main à ma nièce !

RICHARDET, *à Rosalinde.*

De grâce , un moment , ma chère Rosalinde. (*à Sigismond.*) Le prince veut-il permettre...

ROSALINDE, *à Morganor.*

Nous vous rejoindrons à l'instant , mon oncle.

MORGANOR, *sévèrement , montrant le prince.*

Mais , Rosalinde...

SIGISMOND, *l'interrompant et lui prenant la main.*

Je vous en prie...

( Il s'éloigne avec Morganor et tout le monde les suit , )

## S C E N E X I V.

ROSALINDE, RICHARDET, LAURETTE, CODARDO,  
*qui reste dans le fond.*

ROSALINDE.

Cruelle amie , comment peux-tu t'exposer ainsi ? dans quelles allarmes tu m'a jettée ! mais , en te voyant combattre , ma surprise égalait ma crainte. Par quel prodige...

RICHARDET.

Charmante amie , que votre étonnement cesse et voyez à vos pieds un amant qui vous adore !

ROSALINDE, *reculant avec un mouvement de frayeur.*

Un homme ! qu'entends-je ?

LAURETTE

Un homme ! ah ! mon dieu ! quelle trahison !

CODARDO, *dans le fond.*

Un homme ! au coup de poing j'aurais dû le deviner ; courons à Morganor.  
( *il sort promptement.* )

## S C E N E X V.

ROSALINDE, RICHARDET, LAURETTE.

ROSALINDE

Est-il possible ! et vous avez eu l'audace...

LAURETTE.

Un homme ! et moi qui depuis un mois l'aidais, tous les jours à l'habiller ; c'était un homme !

RICHARDET.

Rassure-toi, Laurette, c'était une femme alors. ( à Rosalinde. ) Pardon, belle princesse ; calmez ce courroux, modérez cet effroi ; voici la vérité : je vous parle aujourd'hui pour la première fois.

ROSALINDE.

Pour la première fois ? expliquez-vous.

RICHARDET.

Celle que vous appeliez votre amie, celle qui a passé un mois auprès de vous est véritablement une femme ; c'est ma sœur, la nature a mis entre elle et moi la plus étonnante ressemblance. C'est ma sœur qui vous a quittée ce matin auprès de Rochebrune où j'étais depuis quelques jours ; je vous avais vu chasser dans la forêt deux jours auparavant ; vous apercevoir et brûler d'amour fut pour moi la même chose ; jugez quelle émotion troubla mon cœur, quel doux espoir vint le flatter, quand Barin m'eut raconté comment se fit votre connaissance ; je formai aussi-tôt le projet, le plus extravagant sans doute, mais l'amour me l'inspira ; je mis Barin dans mes intérêts et il me suivit en ces lieux.

ROSALINDE.

Chevalier, croyez-vous que cette explication vous rende excusable.

RICHARDET.

Mon empressement à vous la faire, vous prouve un respect égal à mon amour ; j'aurais été coupable, sans doute, si, prolongeant votre erreur, j'avais plus long-tems abusé de la douce familiarité que vous pensiez accorder à quelqu'un de votre sexe.

LAURETTE.

Et cette manière si vive d'exprimer votre joie, tantôt en arrivant, n'est-ce rien que cela, fripon ? on croit bonnement n'embrasser qu'une femme ?

RICHARDET.

Cela m'a fait tant de plaisir !

ROSALINDE.

C'est une indigne supercherie que je ne puis vous pardonner.

RICHARDET, *avec feu.*

Vous me la pardonnerez, charmante amie ; vous aimez ma sœur ; eh bien , regardez-moi : c'est elle que vous voyez vous implorer à genoux ; figurez-vous qu'une fée bienfaisante a changé son sexe, et qu'elle revient avec un cœur brûlant d'amour , demander votre main, l'obtenir où mourir à vos pieds.

ROSALINDE, *à Laurette.*

Mais, regarde donc, Laurette, qui ne s'y serait trompé comme moi ? (*à Richardet.*) Levez-vous, jeune imprudent.

LAURETTE, *éclatant de rire*

Ah ! ah ! ah ! M. le Sénéchal qui trouvait si doux d'être serré dans vos bras ! je ne m'étonne plus de votre valeur, ni du coup de poing qu'a reçu de vous ce galant Sénéchal.

RICHARDET.

Croyez que ma sœur ne s'en serait pas moins bien acquittée ; car, apprenez, madame, que la comtesse, votre amie, est cette Bradamante dont la renommée, sans doute, est venue jusqu'à vous.

ROSALINDE.

Bradamante !

RICHARDET.

Oùï, madame, je suis Richardet, son plus jeune frère ; dites-moi, belle princesse, croyez-vous que Morganor dédaignerait l'alliance d'un fils d'Aymon, d'un frère de Bradamante et du redoutable Renaud de Montauban ?

ROSALINDE.

Hélas ! il est trop tard ; le prince Sigismond... Je frémis des dangers que vous courez ici !

RICHARDET.

Eh bien, madame, fuyez la tyrannie de votre oncle et l'odieuse poursuite de Sigismond ; venez à Montauban ; mon père bénira notre union, et Morganor sera forcé de l'approuver.

ROSALINDE.

Qu'osez-vous me proposer ?

## SCENE XVI.

Les PRÉCÉDENS, CODARDO, *arrivant doucement avec des Gardes dont l'un tient l'habit d'homme de Richardet.*

RICHARDET.

Vous voulez donc épouser mon rival ?

ROSALINDE.

Plutôt la mort.

RICHARDET.

Eh bien, suivez-moi, je vous en conjure.

(Codardo, sans oser avancer, fait approcher les gardes qui, au signe qu'il leur fait, se saisissent de Richardet.)

ROSALINDE.

Ciel ! que vois-je ?

CODARDO.

Tenez-le bien, tenez-le bien. (*Richardet se débat violemment entre quatre gardes. En reculant, à deux autres gardes.*)

Allez donc aussi, vous autres, puisque quatre ne suffisent pas. Là, bon. (*il s'approche.*) Ah ! ah ! chevalier comtesse, c'est peu de maltraiter un Sénéchal, vous voulez encore enlever une princesse ?

RICHARDET, faisant un mouvement.

Maudit Sénéchal ?

CODARDO, reculant effrayé.

Eh ! tenez le donc bien ; que diable !

ROSALINDE.

De quel droit, Sénéchal, arrêtez-vous madame ?

CODARDO.

Madame est fort bon ! princesse, je ne fais qu'obéir à Morganor qui m'a donné l'ordre de faire arrêter monsieur, et pardonnez si le même ordre m'enjoint aussi de m'assurer de vous.

RICHARDET.

Qu'entends-je ? madame n'a point mérité cette indignité ; si quelqu'un est coupable ici, c'est moi seul ; la princesse ignorait mon déguisement.

CODARDO.

Certes, il faut admirer votre rare modestie d'avoir attendu jusqu'aujourd'hui pour l'en instruire ; je n'en aurais pas fait autant, sur ma parole. (*aux gardes.*) Allons, conduisez-le à la tour, après lui avoir fait quitter cet habit féminin et reprendre celui qui lui appartient. (*à d'autres gardes.*) Et vous, conduisez madame à son appartement, où vous la garderez à vue.

LAURETTE.

Ma chère maîtresse ! (*elle veut la suivre.*)

CODARDO.

Restez, mademoiselle, personne ne lui parlera qu'elle n'ait été interrogée. (*Les gardes emmènent Richardet et Rosalinde.*)

## SCÈNE XVII.

CODARDO, LAURETTE, ensuite RICHARDET, Gardes,  
sur le pont.

LAURETTE.

Oh ! ciel, que vont-ils devenir !

C O D A R D O.

Ma foi, je plains le jeune homme; il s'est déguisé pour séduire une princesse; la loi de ce pays le condamne au bûcher.

L A U R E T T E.

Et la princesse ?

C O D A R D O.

La princesse ? ah ! diable, je n'y pensais pas; peste soit de ma précipitation ! je n'avais en tête que le jeune homme et son coup de poing; et je n'ai pas réfléchi que la pauvre princesse...

L A U R E T T E.

Eh bien, que lui fera-t-on ?

C O D A R D O.

Eh bien, pour avoir reçu secrètement un jeune homme déguisé dans son appartement, la loi lui inflige la même peine.

L A U R E T T E.

Voilà une loi qui n'a pas le sens commun, monsieur le Sénéchal...

C O D A R D O.

D'accord...

L A U R E T T E.

Mais ma maîtresse est parfaitement innocente.

C O D A R D O.

Allons donc, vous allez me prouver cela, peut-être.

L A U R E T T E.

Sans doute.

C O D A R D O.

Je ne demande pas mieux, au reste, et quoique je n'en croie rien du tout, je m'en vais le soutenir s'il le faut les armes à la main. (*regardant vers le fond.*) Ah ! voici mon petit mutin, pour celui-ci, il l'aura bien mérité.

(*On voit sur le pont Richardet entouré des gardes qui le conduisent à la tour. On ouvre la tour, et l'on y pousse Richardet (1).*)

Bien, bien, fermez le triple tour; bon, jetez moi la clef. (*on lui jette la clef qu'il ramasse.*) Nous le tenons, enfin. (*on entend du tumulte dans la coulisse.*) Que se passe-t-il donc, là bas ?

---

(1) C'est une autre personne vêtue comme la première qui paraît en ce moment.

## S C E N E X V I I I.

*( Le jour baisse. )*

LES PRÉCÉDENS, Gens du Château.

*( Des gens du château accourent et traversent le théâtre en fuyant. Parmi eux est le paysan qu'on a vu au premier Acte. )*

C O D A R D O.

Où courez-vous tous !

L E P A Y S A N.

C'est vous, M. l'Sénéchal ? monseigneur est ben en colère contre vous, allais !

C O D A R D O.

Qu'est-il arrivé ?

L E P A Y S A N.

C'te comtesse qu'vous deviais arrêter, qu'on disait un homme, c'est ben pis qu'ça ; c'est le diable, M. le Sénéchal, il met là bas tout à feu et à sang.

C O D A R D O.

Quel conte me fais-tu là ? celui dont tu parles est dans cette tour, je l'y ai enfermé moi-même.

L E P A Y S A N.

Ah ! ben oui, si c'est comm'ça qu'vous l's'enfermez ; il a déjà repris ses habits d'homme, et c'est vrai, pisque j'v'nons de l'voir d'mes deux yeux.

L A U R E T T E.

Est-il possible !

L E P A Y S A N.

Tout-à-l'heure, il entre au châtiau et demande tout bellement à parler à monseigneur ; monseigneur le r'garde, le reconnaît et s'met à dire : l'imbécile Sénéchal ! Pardon, mais c'est comm'ça qu'il a dit ; alors v'là qu'il ordonne d'arrêter l'damoisiau ; l'jeune homme demande à s'expliquer ; monseigneur furieux crie de r'chef à ses gardes : qu'on l'empoigne. C'était ben facile à dire ! ah ! mon dieu, i m'semble encore le voir tirer son épée et renverser les premiers qui se présentent ; d'autres gardes accourent pour leur malheur ; sa terrible épée qui fait l'moulinet, taille à droite, à gauche, devant, derrière, vous diriais qu'alle a cent lames ! c'est un sarnage épouvantable !

C O D A R D O.

Ce ne peut-être le même . puisque je le tiens sous la clef.  
*( on entend un cliquetis d'épées. )*

L E P A Y S A N.

Et tenais, tenais, le voilà ; on ne viendra jamais à bout de l'prendre, à moins d'mettre toute la garnison sous les armes.  
*( il se sauve et Codardo se tient tapi dans un coin. )*



## SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, BRADAMANTE, *en homme*, Gardes.  
(Des Gardes traversent le théâtre en fuyant. Bradamante les poursuit  
jusques dans la coalisée opposée.)

CODARDO, *tremblant*.

C'est bien lui, ma foi ! mais par où diable a-t-il put s'échapper ?

LAURETTE, *à part*.

C'est donc sa sœur qui est revenue ?

CODARDO, *à quelques-uns des gardes qui rentrent*.

Arrêtez et suivez-moi. (*à part.*) Je veux en avoir le cœur net.

(Il sort avec les gardes, et pendant la scène suivante on le voit paraître sur le pont allant à la tour.)

## SCENE XX.

(Il fait tout-à-fait nuit.)

BRADAMANTE, LAURETTE, CODARDO, avec les  
gardes sur le pont.

BRADAMANTE, *rentrant sur la scène, l'épée à la main*.

Ah ! te voilà, Laurette ; extravague-t-on dans ce château pour m'avoir fait un pareil outrage ?

LAURETTE.

Eh ! mon dieu, chevalier, comment avez-vous fait pour sortir de votre prison ?

BRADAMANTE.

Chevalier, dis-tu ? ma prison ? tu ne me reconnais donc pas ? (*à part.*) Allons, je vois que mon étourdi aura fait quelque sottise.

(Codardo sur le pont prêt à ouvrir la tour regarde Bradamante.)

LAURETTE.

Quoi ? vous n'êtes pas ce jeune homme. (*à part.*) Oh ! c'est la sœur assurément...

BRADAMANTE, *regardant vers la gauche*.

Mais je vois du monde qui se rassemble ; tâchons de sortir de ce château ; je reviendrai demain avec mes frères délivrer Richardet et me venger. (*elle sort par la droite.*)

Richardet.

F

## S C E N E X X I.

LAURETTE, CODARDO, *sur le pont.**(Codardo ouvre la tour, y passe la tête et se retire effrayé, en refermant promptement la porte. ]*C O D A R D O, *criant à Laurette.*

Eh bien, l'autre est-il encore là, Laurette.

L A U R E T T E.

La lune me le fait encore appercevoir là-bas. Bon ! je voilà qui franchit le mur du jardin.

C O D A R D O.

Qu'il soit le diable, je suis sûr que j'en tiens un ici.

## S C E N E X X I I.

LES PRÉCÉDENS, MORGANOR, Gardes *avec des flambeaux*,  
ensuite RICHARDET, *dans la tour.*M O R G A N O R, *en entrant aux gardes.*

Gardes, qu'on parcourre les jardins et qu'on cherche aussi le Sénéchal.

C O D A R D O, *sur le pont.*

Me voilà seigneur.

M O R G A N O R, *avec colère.*

Ah ! parbleu, Sénéchal, vous êtes un grand...

C O D A R D O, *fièrement montrant la tour.*

Seigneur, je le tiens ici.

M O R G A N O R.

Cela n'est pas possible.

RICHARDET, *se montrant à une fenetre de la tour.*

Infernal Sénéchal, je te répons que tu t'en repentiras.

C O D A R D O, *à Morganor.*

Eh bien, l'entendez-vous ?

M O R G A N O R.

A la bonne heure.

C O D A R D O.

Croyez que le Sénéchal Codardo ne fait jamais les choses à demi.

*Fin du second Acte.*

## A C T E III.

*Le théâtre représente une place d'armes devant le palais de Morganor, dont on voit le péristyle sur le devant à droite. Dans le fond, on vient d'élever un bûcher surmonté d'un poteau. Du côté du palais, sont des gradins ou doivent se placer Morganor et toute sa cour. Dans l'encoignure des marches du péristyle, à droite, est un soupirail.*

## S C E N E P R E M I È R È.

B A R I N, Ouvriers, G A R D E S.

( Il fait petit jour. Des ouvriers finissent d'arranger le bûcher. Les Gardes se disposent à se retirer. )

B A R I N, sortant à mi-corps du soupirail.

AH ! je vois le ciel enfin ! je croyais que je ne sortirais jamais de ces souterrains.

( Il se dispose à sortir, mais apercevant les Gardes qui approchent de son côté, il rentre et l'on ne voit plus que sa tête au bord du soupirail. )

Ah ! mon dieu, voici des Gardes. S'ils m'aperçoivent, je serai claquemuré de plus belle. S'ils pouvaient s'éloigner ! observons bien.

L E C H E F, d'un autre garde.

Voilà qui est prêt. Nous allons rentrer au château maintenant.

B A R I N.

Bon !

Le second G A R D E.

Est-il possible, camarade, que ce bûcher soit pour brûler Rosalinde et ce brave chevalier qui nous a si bien mis en déroute hier au soir ?

L E C H E F.

Oh ! mon dieu, oui. Les barons qui forment le conseil de Morganor ont prononcé le jugement cette nuit. Monseigneur en est, dit-on, fort fâché, à cause de sa nièce ; mais la loi est formelle : tout ce qu'il a pu obtenir, c'est que Rosalinde pourrait être sauvée, si quelque chevalier voulait combattre pour elle. Quand au jeune homme ; il n'y a combat qui tienne ; son crime est évident, et son affaire est faite.

B A R I N.

Mon pauvre maître !

Le second G A R D E.

Mais il me semble que la princesse n'est pas plus innocente que lui.

L E C H E F.

Peut-être, si elle a ignoré le déguisement du jeune homme ; et voilà ce que devra prouver à coups de sabre le chevalier qui voudra prendre sa défense ; s'il tue son homme , il sera clair que la princesse n'a point forfait à son honneur.

Le second G A R D E.

Ah ! cela sera clair.

L E C H E F.

L'affaire avait d'abord pris une bonne tournure pour elle. Le jeune homme avait déclaré que ce n'était pas lui qui avait passé un mois avec Rosalinde ; mais bien une sœur qu'il a et qui lui ressemble. Cela n'était pas mal imaginé. Mais voilà que cette nuit, Barin, son écuyer, qui l'avait quitté la veille , est revenu , s'est laissé prendre , et a démenti par sa déclaration l'histoire forgée par son maître.

B A R I N.

Là ! c'était la vérité qu'il fallait dire ! je ne savais pas cela , moi.

Le second G A R D E.

Et croyez-vous que la princesse trouvera quelque champion ?

L E C H E F.

Je l'ignore. Je sais seulement qu'on est allé, de la part de monseigneur , publier par toute la ville que quiconque voudra prouver l'innocence de Rosalinde , n'a qu'à se présenter ici , avant qu'il soit deux heures.

Le second G A R D E.

Et de l'écuyer, qu'en fera-t-on ?

L E C H E F.

Oh ! lui , il en sera quitte à meilleur marché.

B A R I N.

Je l'espère bien.

L E C H E F.

Les écrivains jusqu'à ce que mort s'ensuive , seulement par forme de correction.

B A R I N.

Peste ! il appelle cela une forme de correction , lui !

(Le Chef va donner la consigne à une sentinelle qu'il laisse auprès du bûcher et rentre dans le palais suivi des autres gardes.)

## S C E N E I I.

B A R I N , seul sortant tout à fait du soupirail.

Ouf ! m'en voilà dehors enfin ! allons trouver bien vite les frères de Richardet , dans cette hôtellerie où je les ai laissés. Ah ! ah ! les étrivières , à moi ! parbleu ! c'est Renaud qui vous en donnera à tous tant que vous êtes. ( *Appervevant la sentinelle.* ) Mais cette sentinelle... si elle me reconnaissait... prudemment , laissons-la faire son tour de l'autre côté ; dès qu'elle aura le dos tourné... ( *il se tient dans l'encoignure du péristyle.* ) Je voudrais bien savoir ce qu'est devenu Bradamante. Elle était déjà partie de Rochebrune lorsque j'y arrivai hier soir. Si elle s'était ici montrée cependant , on aurait reconnu que Richardet... ( *Regardant vers la droite.* ) Eh , voilà nos deux frères. Mais ce troisième enveloppé d'un manteau... C'est Bradamante , c'est elle-même ! ah ! tant mieux ; je ne crains plus la sentinelle.

## S C E N E I I I.

RENAUD , BRADAMANTE , RICHARD , BARIN.

BRADAMANTE , enveloppée d'un manteau et le chapeau sur les yeux.

Bon , voici Barin ; que fait-il ici ?

B A R I N .

Ah ! mes chers maîtres , ma chère maîtresse , que vous arrivez à propos !

R I C H A R D .

Nous avions beau t'attendre , Barin.

B A R I N .

Parbleu , quand il faut crocheter la porte d'un cachot , parcourir ensuite des souterrains qui ne finissent pas , et s'esquiver par un soupirail , on ne peut pas mettre plus de diligence.

BRADAMANTE.

On t'avait donc aussi arrêté ?

B A R I N .

Sans doute.

R E N A U D .

Il est donc vrai que notre frère Richardet court ici le plus grand danger ?

B A R I N .

Hélas ! seigneur Renaud , voici bientôt sa dernière heure , si vous n'y mettez ordre.

BRADAMANTE.

Eh bien , qu'as-tu appris ?

B A R I N , à *Renaud et à Richard.*

Dès que je vous eus laissés à l'hôtellerie , je fus droit au château de Morganor pour prévenir Richardet de votre arrivée ; mais j'entre à peine qu'on m'arrête et qu'on me conduit devant des gens qui m'interrogent. — Ton nom ? — Barin , pour vous servir. — N'es-tu pas l'écuyer de la comtesse que tout le monde a vue passer un mois ici auprès de Rosalinde ? — Moi-même. — La personne qui est revenue aujourd'hui avec toi , est-ce aussi la comtesse ? à cette question , j'hésite un instant ; mais hélas ! croyant servir Richardet et Rosalinde , je fais un mensonge , et je dis résolument , oui ; alors on fait signe à des gardes qui m'emmenent et me renferment ; j'ai l'adresse de m'échapper ; mais je ne saurais rien encore de ce qui s'est passé , si je n'avais tout appris de deux gardes qui causaient ici tout à l'heure.

R E N A U D.

Eh bien , Richardet ?

B A R I N.

Eh bien , ce pauvre jeune homme et Rosalinde , son amie , sont condamnés tous deux à périr aujourd'hui dans les flammes ; et moi chétif , sans ce soupirail , je devais par-dessus le marché , périr sous les étrivières. Ainsi l'ordonne , dit-on , la loi de ce pays.

R E N A U D.

Si ma sœur est de mon sentiment , Morganor ne tardera pas à se repentir lui et toute sa cour.

R I C H A R D.

Mais ne conviendrait-il pas plutôt de nous présenter au palais. La présence de Bradamante prouverait aussitôt une vérité qui justifierait nos amans.

B R A D A M A N T E.

Cette vérité ne justifierait que Rosalinde , car le ban que nous venons d'entendre , ne fait point mention de Richardet , c'est donc sa mort qu'on veut dans tous les cas.

R E N A U D.

Ce que tu proposes , Richard , est indigne de nous. Il faut sauver Rosalinde sans doute ; mais il faut aussi sauver notre frère et venger ma sœur de l'outrage qu'elle a reçu de Morganor hier au soir. De preux chevaliers ne sont pas faits pour discuter leurs droits , en se soumettant aux lenteurs d'une instruction judiciaire ; leur raison est dans leur épée. Voilà la seule qu'il nous faut employer ici.

B R A D A M A N T E.

Sans doute.

B A R I N.

Quoi ! madame , vous risqueriez...

BRADAMANTE.

Le seigneur de Rochebruné a mis ses troupes à notre disposition, et s'il le faut, elles seront bientôt au pied de ces murailles.

BARIN.

A la bonne heure.

RENAUD.

Puisqu'on le demande, nous combattons d'abord pour Rosalinde, nous la justifierons après. Mais si l'on ne veut pas nous rendre Richardet avec elle, nous l'enleverons de vive force, et certes, ce ne sera qu'un jeu, pour Renaud de Montauban et sa sœur Bradamante.

BRADAMANTE.

Barin, tu vas retourner promptement à Rochebruné, et... Mais j'aperçois Morganor avec le Sénéchal, il ne faut pas qu'il nous voie ensemble. Allons nous armer et nous concerter sur les mesures que nous avons à prendre. (*ils sortent tous quatre.*)

## SCÈNE IV.

MORGANOR, CODARDO, *entrant par la gauche.*

CODARDO.

Oui, nous venons de faire une démarche inutile; mais ne désespérons pas encore; la belle Rosalinde trouvera quelque autre défenseur.

MORGANOR.

Qui? sera-ce vous?

CODARDO.

Seigneur...

MORGANOR.

J'espérais qu'en assurant le prince Sigismond de l'ignorance où ma nièce était jusqu'à ce jour, que la prétendue comtesse cachât un homme déguisé, j'aurais pu l'engager à combattre pour elle; mais il n'a voulu rien entendre, et me reprochant avec humeur l'affront qu'il prétend avoir ici reçu, il a demandé ses chevaux et le voilà parti.

CODARDO.

Je ne suis point étonné que le prince ait refusé de rompre une lance pour prouver l'innocence de la princesse. En pareil cas, le défaut de conviction, ôte beaucoup de force au champion le plus vaillant, sans cela, je me serais offert le premier, et vous n'auriez vu...

MORGANOR, *avec colère.*

Morbleu, Sénéchal! depuis hier vous n'avez fait et dit que des sottises. Vous venez me dénoncer le jeune homme devant

tous les officiers de ma cour ; je me vois forcé de faire arrêter ma nièce avec lui , et le vrai coupable , le seul au moins que j'aurais voulu punir, vous l'aviez d'abord laissé échapper.

CODARDO.

Oui , mais grâce à mon courage , il n'a pas profité longtemps de sa liberté. Tous vos gardes tombaient ou fuyaient devant lui. Moi seul , je m'oppose à sa furie , sa résistance est vaine ; il est mon prisonnier. (*a part.*) Cela n'est pas vrai ; mais on ne m'aurait pas cru si j'avais dit la vérité.

MORGANOR.

Soit par force , soit par adresse vous l'avez arrêté , mais ce n'est pas tout ; on l'interroge ; ce jeune homme fait une histoire assez vraisemblable qui justifie ma nièce... Mais non ; votre zèle indiscret fait arrêter son écuyer. Sur sa déclaration , mes barons invoquent une loi cruelle , et ma nièce est aussi condamnée à la mort.

CODARDO.

Pouvait-on raisonnablement croire à l'histoire inventée par ce jeune homme ?

MORGANOR.

Raisonnablement ou non , ou l'aurait cru , sans vous.

## SCENE V.

LES PRÉCÉDENS , UN ECUYER , qui apporte une lettre à Morganor.

CODARDO , *a part* , tandis que Morganor ouvre la lettre.

Ma foi , j'ai de bonnes raisons pour croire à présent qu'il a dit la vérité , quand je tenais bien certainement l'un sous la clef , l'autre ne pouvait être que le diable , ou cette sœur dont il parle. Mais chut ! si je disais ce que j'ai vu , que deviendrait l'histoire de ma bravoure , en arrêtant ce fier à bras ?

MORGANOR , avec joie.

Sénéchal , voici qui répare un peu vos sottises. Ecoutez ce qu'on m'écrit : « Trois chevaliers protecteurs des dames et défenseurs de l'innocence opprimée , ont appris que deux amans doivent périr dans les flammes pour s'être secrètement témoigné leur amour , ils ignorent s'il existe en ce pays une loi qui prononce une pareille peine ; mais ils sont prêts à prouver , les armes à la main , non seulement que Rosalinde est innocente , mais que des témoignages d'amour ne sont point des crimes qui méritent la mort. Choisissez trois champions et nous verrons si l'on consumera malgré nous une pareille injustice. »



C O D A R D O.

Bien, très-bien. Je suis parfaitement de l'avis de ces chevaliers.

M O R G A N O R, à l'écuyer.

Retournez à ceux qui vous envoient, dites leur que j'accepte leur offre avec plaisir ; quant à Rosalinde seulement parce que je la crois innocente. Allez, voici l'heure du supplice qui s'approche, dites leur qu'ils se hâtent et qu'ils peuvent compter que les loix de la chevalerie seront scrupuleusement observées à leur égard. ( *l'Ecuyer sort.* )

## S C E N E I V.

M O R G A N O R, C O D A R D O.

M O R G A N O R.

Puisse le zèle de ces chevaliers avoir tout le succès que je desire. Malheureusement sur les trois champions à leur opposer je n'en puis nommer qu'un. Les deux autres sont aux choix de mon conseil, et je ne doute point qu'il ne choisisse parmi les plus vaillans.

C O D A R D O.

Ma foi, je prie le ciel que ces généreux chevaliers puissent les froter d'importance. Quel sera votre champion, seigneur ?

M O R G A N O R.

Vous, Sénéchal.

C O D A R D O.

Moi !

M O R G A N O R.

Oui, vous. Puisque vous ne voulez pas vous battre pour prouver l'innocence de Rosalinde, vous vous battrez pour prouver qu'elle est justement condamnée.

C O D A R D O.

Mais ce n'est pas là du tout mon opinion.

M O R G A N O R.

Peu m'importe, vous vous battrez

C O D A R D O.

N'avez-vous pas dans votre cour...

M O R G A N O R.

De plus forts champions que vous ? je le crois volontiers, mais je veux sauver ma nièce.

C O D A R D O.

Prenez y garde, seigneur, je me sens aujourd'hui une fougue de valeur qui l'exposera beaucoup.

M O R G A N O R.

J'en veux courir les risques. Au reste, songez que je vous l'ordonne et que mon pardon est à ce prix.

( *Il entre dans le palais.* )

Richardet.

G

## SCÈNE VII.

CODARDO, seul.

Le seigneur Morganor a de singuliers caprices ! il mériterait bien que je déployasse tout ce que j'ai de vaillance, pour lui prouver qu'il ne pourrait plus mal choisir, s'il veut sauver sa nièce. Mais cette pauvre princesse ne doit point souffrir de la bizarrerie de son oncle. Je ne veux pas non plus qu'elle meure, moi. Ainsi voilà qui est décidé, je ménagerai si bien mes coups... oui, mais, si je ne bats point, je serai battu, c'est la règle, et mon adversaire qui ne saura pas que je le fais exprès, ne ménagera rien, lui. Comment donc faire ? — Eh bien, puisqu'il faut que je me laisse battre, allons au moins nous cuirasser de manière que les plus terribles coups ne puissent entamer ma personne. ( *On entend une marche.* ) Ah ! ah ! est-ce qu'on amènerait déjà nos deux amans ? dépêchons-nous d'aller prendre nos précautions. ( *en sortant.* ) Qu'elle chienne de fantaisie a eue là Morganor.

( *Il entre dans le palais.* )

## SCÈNE VIII.

ROSALINDE, ensuite RICHARDET, GARDES, Peuple.

( *Rosalinde, précédée et suivie de gardes, sort du palais et descend lentement les marches du péristyle, en regardant autour d'elle avec inquiétude.* )

ROSALINDE, au chef des gardes.

Je ne vois point encore Richardet. Vous m'aviez dit cependant...

LE CHEF DES GARDES.

On l'amène de ce côté, madame ; vous l'allez voir.

ROSALINDE.

Hélas ! quel est mon sort ! pour jouir de cet instant de bonheur, j'aspirais à voir arriver celui de mon supplice !

( *Richardet, avec d'autres gardes, entre par une autre coulisse, au-delà du péristyle. Rosalinde s'arrête et prie ses gardes d'attendre le cortège de Richardet. Les deux amans se réunissent et se témoignent leur joie de se revoir. Les gardes veulent les séparer et les faire avancer.* )

ROSALINDE, aux gardes.

De grâce ne nous séparez plus, puisque nous devons mourir ensemble. ( *les gardes insistent.* )

RICHARDET, aux gardes.

Ah ! par pitié, si vos cœurs ont quelquefois palpité d'amour, je vous en conjure, au nom de vos douces amies, ne nous dérobez pas de si courts, de si précieux instans.

( *les gardes s'attendrissent.* )

RICHARDET, *a Rosalinde.*

Adorable princesse, faut-il te voir partager ma destinée ? ton innocence n'a donc pu te sauver ! et lorsque j'offre d'en fournir la preuve, les barbares sourient de pitié et m'en refusent le tems et les moyens !

ROSALINDE.

Mais, toi-même, cher amant, as-tu mérité cet affreux supplice ?

RICHARDET.

Ah ! je ne suis point à plaindre, j'ai passé un jour près de toi, tu m'as nommé ton ami, je me suis éivré un jour du bonheur de te voir et de t'entendre ; l'amour a réuni pour moi dans ce seul jour, tout ce qu'il peut répandre de félicité dans la vie d'un mortel !

( Un officier qui sort du palais fait signe aux gardes de continuer. On conduit les deux amans au bûcher. On les attache au même poteau, Rosalinde tournée du côté du spectateur, Richardet derrière et le visage tourné du côté opposé. On voit les efforts que font ces amans pour se voir, se toucher et se témoigner leur tendresse dans leurs derniers adieux (1). )

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, MORGANOR, Officiers, Juges du camp, Un Hérault d'armes, Deux Tenans, armés de pied en cape, sortant tous du palais.

(Morganor, les Juges du camp et les principaux officiers se placent sur les gradins qu'on leur a préparés. Le hérault d'armes fait ranger les deux tenans vis-à-vis les juges du camp.)

LE HÉRAULT D'ARMES, *a Morganor.*

Seigneur, il manque un des tenans.

MORGANOR.

Où donc est le Sénéchal ?

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, GODARDO.

GODARDO.

Me voilà, mē voilà...

(Godardo est ridiculement chargé d'armes défensives: On voit par sa grosseur qu'il est doublement cuirassé. Ses mouvemens en paraissent gênés. Il a un énorme casque qui lui pèse sur la tête, et son bras porte un écu d'une grandeur démesurée. Il va se placer à côté des autres tenans. Sur un signe de Morganor, la trompette sonne un ban.)

(1) Pendant l'opération de les attacher, on substitue adroitement une autre personne à la place de Richardet et vêtue comme lui.

## LE HÉRAUT D'ARMES.

Rosalinde va mourir. Qui veut soutenir que c'est injustement. ( *On sonne un second ban.* ) Rosalinde va mourir. Qui veut soutenir que c'est injustement ?

( *On sonne le troisième ban. Morganor se lève et regarde avec inquiétude autour de lui.* )

## SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, RENAUD, BRADAMANTE, RICHARD.

( *Tous trois armés de pied en cape et les visières basses se présentent en ligne devant Morganor et les juges.* )

MORGANOR.

Chevaliers, venez-vous combattre pour Rosalinde ?

RENAUD.

Où, Morganor ; mais après avoir prouvé les armes à la main qu'elle est innocente, nous te demanderons raison de l'injustice qu'on exerce envers son amant.

MORGANOR.

Jetez en attendant votre gage pour Rosalinde. ( *Ils jettent leurs gants.* ) Allons, Sénéchal, ramassez l'un de ces gants. CODARDO, ramassant le gant qu'a jeté Bradamante.

Seigneur, je ramasse le gant de celui-ci, il est plus petit que les autres, mais je vois à son air qu'il n'en est pas moins mutin et courageux.

( *Les deux autres tenans ont ramassé en même tems les deux autres gants. Pendant un roulement de timbales, Codardo s'approche de son adversaire et lui dit :* )

CODARDO.

Je veux-êtré battu ; ne frappez pas trop fort.

BRADAMANTE.

A mort.

( *Codardo fait un saut en arrière et se met en garde, Le combat s'engage vigoureusement entre quatre; mais Codardo évite tous les coups de Bradamante et caracole de tous côtés, en rompant toujours.* )

( *Renaud renverse son adversaire : Richard est vainqueur à son tour. Bradamante désarme Codardo, qui tombe et demande grâce. Alors elle lève sa visière.* )

CODARDO, stupéfait, regardant alternativement l'un et l'autre.  
bûcher et Bradamante.

Eh mais, c'est encore... Qui diable êtes vous-donc ?

BRADAMANTE.

Une femme qui viens punir ta félonie.

MORGANOR, considérant Bradamante. {

Que vois je ?

BRADAMANTE, à Morganor.

Me reconnais-tu, Morganor ? tu vois en moi cette comtesse, amie de l'aimable Rosalinde. Ce jeune homme que tu prétends injustement punir, est mon frère et parut hier pour la première fois à ta cour.

MORGANOR, aux officiers qui l'entourent.

Vous le voyez, ma nièce est innocente ! Gardes qu'on détache les fers de Rosalinde.

(On va délier Rosalinde.)

RENAUD.

Qu'on détache aussi les fers de Richardet, ou bien, qu'on nous permette de prouver aussi contre quiconque osera nous soutenir le contraire qu'à tort et méchamment on veut faire périr ce chevalier.

MORGANOR.

Il n'est point permis de combattre pour quelqu'un dont le crime est prouvé. Ce jeune homme est convaincu d'avoir déguisé son sexe pour séduire une jeune princesse. Il a mérité la mort.

BRADAMANTE.

Qu'entends-je ? Morganor, frémis des dangers auxquels tu t'exposes. Non loin de ces lieux nous avons des bras tout prêts à seconder notre ressentiment ! Parle, veux-tu nous rendre Richardet ?

MORGANOR.

Non.

BRADAMANTE.

Eh bien, avant qu'il soit une heure, tu nous reverras, et malheur à toi, si l'injustice était consommée à notre retour. (à Renaud.) Suis moi, mon frère (Elle sort précipitamment.)

## SCENE XII ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, excepté BRADAMANTE.

MORGANOR.

Je me ris de ces vaines menaces. Gardes, faites votre devoir.

ROSALINDE, s'approchant vivement de Morganor.

Arrêtez. Sa faute est celle de l'amour. Si c'est un crime, je suis aussi coupable que lui !

RENAUD, furieux tirant son épée.

Princesse, je vous réponds qu'il ne mourra pas.

MORGANOR, avec colère.

Qu'on allume le bûcher.

(Deux hommes s'approchent avec des flambeaux.)

ROSALINDE, *remontant précipitamment au bûcher et s'attachant à Richardet.*

Qu'on allume le bûcher. On ne m'arrachera point d'ici !

RENAUD, *à Morganor.*

Barbare ! tu veux donc voir couler le sang de tous les tiens et périr toi-même après eux. Encore une fois que Richardet soit libre ou redoute ma fureur.

CODARDO, *avec effroi.*

Seigneur, c'est justice de lui rendre Richardet, puisqu'il vous a rendu Rosalinde.

MORGANOR, *à Renaud.*

Imprudent chevalier, qui donc es-tu pour me me parler avec cette audace ?

RENAUD, *levant la visière de son casque.*

Si tu es curieux de voir celui qui te donnera la mort, regarde, je suis Renaud de Montauban.

(Les gardes qui avaient fait un mouvement vers lui, réculent effrayés, et plusieurs voix répètent : Renaud de Montauban.)

Voici, mon frère Richard et tu viens de voir notre sœur Bradamante.

MORGANOR, *à part.*

Renaud de Montauban ! (*à Renaud.*) Depuis long-temps, Renaud, je brûlais du désir de voir à ma cour celui qui remplit la terre du bruit de ses exploits. Si j'avais su que ce jeune homme fut ton frère, je me serais empressé de prévenir ta demande. Je n'ai rien à refuser à la fleur de la chevalerie, au seigneur de Montauban.

(On détache Richardet qui tombe dans les bras de Rosalinde. Les deux amans descendent du bûcher, et Richardet vient embrasser ses frères.)

NOTA. L'acrice qui a dépoillée son armure, vient se substituer à la place de la personne qui représentait Richardet au bûcher.

RICHARDET.

Mais, je ne vois point ma sœur !

RENAUD, *à Richard.*

Richard, cours sur les pas de Bradamante, et dis lui qu'elle vienne se réjouir avec nous du bonheur de son jeune frère.

(Richardet sort.)

MORGANOR, *s'approchant de Richardet.*

J'ai de bien grands torts à réparer envers l'aimable Richardet.

RICHARDET, *montrant Rosalinde.*

Ah ! seigneur, cela vous est bien facile !

(Morganor s'empresse d'anir les mains de Richardet et de Rosalinde.)

FIN.